

Travail du service du Docteur Deny à la Salpêtrière

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

N^o

THÈSE

Année 1908

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 17 Décembre 1908

Par Henri WALLON

Né le 15 juin 1879, à Paris,

Ancien élève de l'École Normale Supérieure

Professeur agrégé de philosophie

Ancien pensionnaire de la Fondation Thiers

LE DÉLIRE CHRONIQUE
A BASE D'INTERPRÉTATION

Président : M. GILBERT-BALLET, Professeur.

Juges : { M. RAYMOND, Professeur.
M. THOINOT, Professeur.
M. JEANSELME, Professeur agrégé.

PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

1908

LE DÉLIRE CHRONIQUE

A BASE D'INTERPRÉTATION

UNIVERSITÉ DE PARIS, FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.....	M. LANDOUZY.
Professeurs honoraires.....	MM. DUPLAY, FARABEUF, FOURNIER, JACCOUD,
Professeurs	MM.
Anatomie.....	NICOLAS.
Physiologie.....	Ch. RICHET.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	{ DEJERINE.
	{ BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale.....	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....	MARIE.
Histologie.....	PRENANT.
Opérations et appareils.....	QUENU.
Pharmacologie.....	POUCHET.
Thérapeutique.....	GILBERT.
Hygiène.....	CHANTEMESSE.
Médecine légale.....	THOINOT.
Histoire de la Médecine et de la Chirurgie.....	GILBERT-BALLET.
Pathologie comparée et expérimentale.....	ROGER
	{ HAYEM.
Clinique médicale.....	{ DIEULAFOY.
	{ DEBOVE.
	{ LANDOUZY.
Clinique des maladies des enfants.....	HUTINEL.
Clinique des maladies syphilitiques.....	GAUCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....	N.
Clinique des maladies nerveuses.....	RAYMOND.
	{ RECLUS.
Clinique chirurgicale.....	{ SEGOND.
	{ N.
	{ N.
Clinique ophtalmologique.....	DE LAPERSONNE.
Clinique des voies urinaires.....	ALBARRAN.
Clinique d'accouchements.....	{ PINARD.
	{ BAR.
Clinique gynécologique.....	POZZI.
Clinique de chirurgie infantile.....	KIRMISSON.
Clinique thérapeutique.....	A. ROBIN.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
AUVRAY.	DEMELIN.	LEGRY.	OMBREDANNE.
BALTHAZARD	DUVAL.	LENORMANT.	POTOCKI.
BEZANÇON.	GOSSET.	LOEPER.	PROUST.
BRANCA.	GOUGET.	MACAIGNE.	RENON.
BRINDEAU.	JEANNIN.	MAILLARD.	RICHAUD.
BRUMPT.	JEANSELME.	MARION.	RIEFFEL.
CARNOT.	JOUSSET.	MORESTIN.	SICARD.
CASTAIGNE.	LABBE.	MULON.	ZIMMERN.
CLAUDE.	LANGLOIS.	NICLOUX.	
COUVELAIRE.	LECENE.	NOBECOURT.	
CUNEO.			

Le Secrétaire de la Faculté : M. DESTOUCHES.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'école a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation, ni improbation.

Travail du service du Docteur Deny à la Salpêtrière

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

N^o

THÈSE

Année 1908

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 17 Décembre 1908

Par Henri WALLON

Né le 15 juin 1879, à Paris,

Ancien élève de l'École Normale Supérieure

Professeur agrégé de philosophie

Ancien pensionnaire de la fondation Thiers

LE DÉLIRE CHRONIQUE
A BASE D'INTERPRÉTATION

Président : M. GILBERT-BALLET, Professeur.

Juges : { M. RAYMOND, Professeur.
M. THOINOT, Professeur.
M. JEANSELME, Professeur agrégé

PARIS
LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS
19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

1908



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

LE DÉLIRE CHRONIQUE

A BASE D'INTERPRÉTATION

AVANT-PROPOS

Depuis quelques années les délires à base d'interprétation ont été particulièrement étudiés par MM. SERIEUX et CAPGRAS qui, dans une série d'articles (1), ont pris à tâche d'en déterminer les caractères distinctifs, par MM. DENY et CAMUS, qui ont présenté à la société médico-psychologique (2) un malade répondant fort exactement au type décrit par SERIEUX et CAPGRAS.

Mais tandis que DENY et CAMUS, sous le nom générique de paranoïa, continuent à rapprocher du délire par interprétation toutes les psychoses chroniques à délire systématisé qui évoluent sans hallucination, MM. SERIEUX et CAPGRAS s'appliquent à démontrer que les interpréteurs seuls sont des paranoïaques, ils les opposent notamment aux revendicateurs ou quérulants qu'avec KRÄPELIN la plupart des auteurs leur associent encore.

(1) SERIEUX et CAPGRAS, *Ann. médico-psychologiques*, 1902, p. 441, 24 fév.; *Revue de Psychiatrie*, juin 1904; *Encéphale*, 1906, p. 129; *Revue de Psychiatrie*, janv. 1908.

(2) DENY et CAMUS, *Ann. médico-psychologiques*, juillet-août 1906.

De l'examen clinique des faits, il résulte pourtant que tous les intermédiaires peuvent exister entre les types les plus purs d'interpréteurs et de revendicateurs ; toutes les combinaisons sont possibles, le délire des uns, les actes et la conduite pathologique des autres procédant directement d'un trouble congénital du caractère, d' « une conformation psychique défectueuse » (SEGLAS).

C'est ce que j'essaierai de montrer dans ce travail où j'ai pu réunir six observations nouvelles, grâce principalement à M. le Dr DENY, qui m'a autorisé à suivre dans son service de la Salpêtrière les malades des observations III, IV et V. C'est également à sa consultation que j'ai pu voir la malade de l'observation VI. Mais je lui dois plus encore peut-être pour la complaisance qu'il a toujours mise à me faire profiter de sa fine et vaste expérience.

Le malade de l'observation I m'a été cédé par M^{me} Long-Landry, interne des hôpitaux, et par M. le Dr CH. BLONDEL, qui m'ont communiqué les notes qu'ils avaient déjà prises. Je tiens à leur en exprimer ici mes plus vifs remerciements. C'est encore mon ami CH. BLONDEL, qui m'a mis en rapport avec le malade de l'observation II. Il n'ignore pas combien je lui sais gré de l'aide cordiale qu'il m'a toujours prêtée.

Je voudrais, en apportant cette première contribution aux études de psychiatrie, témoigner du goût que j'y ai pris dès ma première année de médecine, auprès de mon maître M. le Professeur agrégé E. DUPRÉ. Pour ses enseignements et pour sa bienveillante sympathie, je lui garde une sincère gratitude.

Je prie M. le Professeur GILBERT-BALLET de croire à toute ma reconnaissance pour l'honneur qu'il m'a fait en acceptant de présider à la soutenance de cette thèse.

PREMIÈRE PARTIE

Introduction historique

En février 1852, LASÈGUE publiait, dans les Archives générales de médecine, un mémoire dès lors célèbre sur « le délire des persécutions ». Groupement nouveau empruntant ses cas à la fois à la lypémanie et à la monomanie d'ESQUIROL cette classification était fondée sur le caractère systématique du délire en même temps que sur la nature des idées pathologiques qui le constituent. En effet, « il ne s'agissait pas de ces idées de persécution plus ou moins confuses que l'on peut rencontrer d'une façon épisodique dans le délire alcoolique, dans les états maniaques, dans la démence sénile, l'épilepsie ; dans la forme qu'il étudiait, le délire de persécution organisé en système constituait à lui seul toute la maladie (1) ».

Malgré l'importance de cette distinction, des cas très disparates restaient confondus. LASÈGUE notait lui-même que le délire tantôt ne se constitue qu'après une longue période prodromique et tantôt apparaît systématisé d'emblée, qu'il peut être de forme chronique ou curable, que sa marche est parfois intermittente : c'était reconnaître qu'en faisant un seul groupe de toutes ces psychoses il n'avait pas tenu compte de leur évolution. D'autre part, il se contente d'indiquer que le délire peut ou non s'accompagner d'hallucinations ; « l'hallucination de l'ouïe, dit-il, n'est ni la conséquence obligée,

(1) MAGNAN et SERIEUX. Le Délire chronique à évolution systématique. Encyclopédie Léauté, p. 14.

ni l'antécédent nécessaire du délire de persécution, mais elle est la seule qui soit compatible avec lui. » — Simple constatation, par conséquent, de particularités qui, dans la suite, seront diversement interprétées.

Très vite, les délires à évolution chronique furent définitivement isolés des psychoses passagères et curables. Mais doivent-ils former une espèce unique dont il conviendrait seulement de déterminer les variétés cliniques ; ou bien les différences sont-elles assez définies, stables et constantes pour justifier des distinctions nosographiques, aboutissant au démembrement du groupe primitif ? C'est dans l'antagonisme de ces deux tendances que se résume toute l'histoire des délires chroniques de persécution et de grandeur, ou *psychose paranoïaque*.

Par la rigueur de ses analyses, J. FALRET le premier apporte une grande précision dans la détermination des types en présence. Le 25 février et le 29 juillet 1878, il oppose devant la Société médico-psychologique les « persécutés raisonnants » dénommés plus tard, par SÉGLAS, *revendicateurs*, à ceux qu'il appelle les persécutés classiques. Ce sont de profonds dégénérés que les persécutés raisonnants ou persécutés-persécuteurs. Proches parents des idiots et des imbéciles, ils présentent des malformations physiques (asymétrie du crâne, irrégularité des oreilles...) ; des symptômes nerveux (tics de la face, mouvements choréiformes) ; de la tendance aux accidents congestifs, et c'est la cause la plus fréquente de leur mort ; souvent aussi des épisodes de délire au moment de la puberté. A ces tares organiques répondent des lacunes immenses de l'intelligence, l'abolition du sens moral, des anomalies du caractère, un orgueil incomparable : ces malades se croient des facultés remarquables, mais se déclarent incompris. Ils personnifient leur persécuteur dans une seule personne et la poursuivent avec achar-

nement. Ils n'ont jamais d'idées de grandeur. Les phénomènes idéo-sensoriels seraient d'ailleurs d'une extrême pauvreté; point d'hallucinations de l'ouïe ni de la sensibilité générale, les interprétations elles-mêmes feraient défaut. Par suite, ces malades, qui sont sujets à des paroxysmes ne traversent aucune des quatre phases que FALRET assigne à la forme classique du délire des persécutions : période de début, doute, inquiétudes, interprétations souvent incertaines, actes mal déterminés ; — période où l'illusion mentale, en s'extériorisant, devient hallucination auditive — période de pleine systématisation (langage spécial, néologismes, hallucinations dialoguées, écho de la pensée); — et pour finir la période où brusquement apparaissent toutes systématisées les idées de grandeur qui peuvent masquer entièrement le délire de persécution.

Malgré ces différences manifestes, FALRET ne paraît pas avoir voulu constituer à l'état d'espèces essentiellement distinctes les deux variétés dont il opposait ainsi les caractères. Le délire des persécutés à quatre périodes est, lui aussi, une maladie constitutionnelle, qui, si longtemps qu'elle ait pu rester latente, date toujours de la puberté. N'apparaissant que chez les dégénérés, elle n'aboutit pas plus à la démence que le délire des persécutés-persécuteurs.

Tout au contraire, pour MAGNAN et ses élèves, le délire chronique à évolution systématique est une maladie acquise : chez un sujet adulte, exempt de tare héréditaire et n'ayant jamais présenté d'anomalies intellectuelles ou morales se manifestent, vers 35 ou 45 ans, les premiers malaises, du mécontentement, de l'inquiétude : c'est la période d'incubation. Par une évolution très longue, très progressive et très continue se succèdent la période des persécutions, la période des idées de grandeur et enfin la période de démence ; aux vagues soupçons du début se sont peu à peu substituées des

illusions, des interprétations fausses, puis des hallucinations de l'ouïe, d'abord élémentaires, peu à peu plus riches, plus développées et plus complexes, auxquelles s'ajoutent des hallucinations motrices verbales : les premiers chuchotements, les courtes injures, les menaces brèves sont devenus monologues suivis, puis dialogues : il y a écho de la pensée et, suprême atteinte à la personnalité du sujet, des troubles de la sensibilité générale, des hallucinations génitales, olfactives et gustatives. Alors les idées de grandeur vont pouvoir se développer jusqu'au jour où sera complète la désintégration des forces mentales. A l'absence de tare initiale répond la démence terminale. C'est exclusivement la maladie, le déterminisme de son évolution, qui, opérant sur l'organisme psychique progressivement dompté dans sa résistance intime, finit par le disloquer et le met en ruine.

A cette psychose fortement systématisée, MAGNAN oppose les manifestations si souvent incohérentes de la dégénérescence mentale. Elles ne font qu'exprimer les misères, les difformités, et les vices d'une constitution dont il arrive que le déséquilibre et la débilité se révèlent par des accès incoercibles et paroxystiques. A proprement parler, il n'y a pas d'évolution. Avec son bruyant cortège d'hallucinations, le délire éclate d'emblée, souvent dès le jeune âge, se modifie brusquement, perturbe la conscience ; après une durée indéterminée, il peut guérir ou aboutir à la démence.

De ces formes diffèrent presque trait pour trait les délires de revendication et d'interprétation : l'un se traduit plutôt par des actes, souvent délictueux ou criminels, l'autre par des erreurs de jugement et des conceptions extravagantes, bien que logiquement déduites ; mais ni l'un ni l'autre ne se termine jamais par la démence, tous deux sont incurables ; la conscience reste lucide, les idées varient peu, servies par des interprétations plus ou moins nombreuses ; quant aux

hallucinations, s'il s'en rencontre, elles sont tout épisodiques. Et pourtant, dans le système de MAGNAN, c'est avec le délire polymorphe à bouffées paroxystiques qu'ils sont confondus : psychoses de dégénérescence, toutes en bloc, sont opposées au délire chronique à évolution systématique.

Aussi le principe de cette division est-il vivement contesté par SEGLAS. C'est toujours, dit-il, une conformation psychique vicieuse et des anomalies de développement que manifeste le délire de persécution. Entre la psychose à évolution systématique et les idées polymorphes, mal coordonnées, niaises, à progression rapide et rémittente, qui se produisent chez les débiles, il n'y a de différence que par la résistance ou la faiblesse intellectuelle des uns et des autres. Repoussant les modifications apportées par MAGNAN à l'analyse de FALRET, c'est le délire chronique, hallucinatoire, évoluant régulièrement en quatre périodes successives que toujours il propose de prendre comme type de description (1). Partant de cette forme complète, il énumère, entre autres variétés, le délire des persécutés-persécuteurs et le délire par interprétations délirantes simples : dans un cas, le malade prend l'offensive et dans l'autre il est une victime ; mais l'évolution est pareille, le délire ne parcourt pas d'étapes successives, ne subit pas de modifications véritables, il se systématise et s'étend progressivement. Les hallucinations de l'ouïe et de la sensibilité générale font constamment défaut et les idées ne procèdent que d'interprétations fausses.

Tout en ayant le premier indiqué avec cette netteté l'extrême ressemblance des revendicateurs et des interpréteurs, SEGLAS ne croit pas qu'ils doivent constituer une espèce à part. Malgré la diversité des aspects cliniques, il maintient l'unité du groupe des persécutés.

(1) SEGLAS : Leçon sur « le diagnostic des délires de persécution systématique, *Sem.-méd.*, 1890, n° 50, p. 419.

Mais voici précisément qu'avec KRAEPELIN le délire d'interprétation et le délire de revendication tendent à s'isoler complètement. Un élève de MAGNAN, SERIEUX, signale, au moment où paraît la 6^e édition du manuel de Psychiatrie, tout l'intérêt qu'il trouve à ce nouveau classement. Cette fois la distinction se fera suivant que le délire s'accompagne ou non d'hallucinations. Dans un cas il relève de la démence précoce et dans l'autre de la paranoïa. Sans doute, le délire chronique se trouve ainsi confondu avec toute la masse des psychoses hallucinatoires à évolution irrégulière et paroxysmique dont MAGNAN avait essayé de le dégager. Mais sa nature dementielle est confirmée. Les troubles sensitivo-sensoriels, en effet, non moins que le négativisme, la suggestibilité, les stéréotypies, le maniérisme et toutes les manifestations diverses de la catatonie, et de l'hébéphrénie, caractérisent, pour KRAEPELIN, ce trouble profond de la volonté que révélerait la démence précoce. « L'idée que des forces étrangères agissent comme le ferait la télépathie sur l'organisme, sur les sensations, les pensées, les actes volontaires, n'est pour moi que l'expression de ce même trouble de la volonté qui se reconnaît dans toutes les manifestations extérieures des déments précoces (1). » Insistant sur ce que toutes les psychoses chroniques hallucinatoires mènent à la démence, il dit ailleurs. « Nous voyons alors les représentations délirantes prendre rapidement des aspects bizarres, devenir contradictoires, extraordinairement luxuriantes ou des plus misérables, se modifier, changer maintes et maintes fois et finalement, après un temps plus ou moins long, décliner et pâlir. Ces formes appartiennent essentiellement à l'hébéphrénie, à la catatonie ou à la sénilité. Ici comme chez les épileptiques et les alcooliques, dont j'essayais tout à l'heure

(1) KRAEPELIN, Psychiatrie 7te Auflage Bd. II, p. 610.

d'exclure le délire du tableau morbide de la paranoïa, nous avons affaire à des formes de folie qui se signalent par des troubles fondamentaux d'une toute autre espèce. Le délire est seulement un trait isolé, et certes assez accessoire, des manifestations très variées de la maladie : dans son développement et dans ses aspects comme dans l'état concomitant de la personnalité psychique totale, on peut aussi plus ou moins clairement reconnaître la caractéristique du processus morbide fondamental. Mais, d'autre part, il y a sans aucun doute un groupe de cas dans lesquels les représentations délirantes, alors même qu'elles ne sont pas l'unique signe de la maladie, en sont pourtant de beaucoup les plus éminents. Avec une grande lenteur se développe et surgit un système délirant durable, inébranlable, avec parfaite conservation de la clarté et de l'ordre dans la pensée, dans la volonté, et dans les actes. C'est à ces formes que je voudrais réserver la désignation de paranoïa. Elles conduisent nécessairement à une transformation profonde dans la perception totale de la vie, à un déplacement (*Verrückung*) du point de vue que le malade adopte à l'égard des personnes et des événements (1). »

Présentant ce caractère commun d'être purs de toute hallucination et d'arriver à une systématisation parfaite sans que jamais « dans l'intimité de son être » ni « dans son germe » la personnalité corporelle et psychique du sujet ait été altérée ni abolie, le délire par interprétation simple et le délire de revendication ou délire des quérulants sont donc associés par KRAEPELIN pour constituer le groupe paranoïa. « C'est cette conception, dit DUPRÉ, admise en France par SERIEUX, DENY, R. DE FURSAC, etc., que j'ai soutenue en 1906 à Lisbonne dans mon rapport sur la paranoïa légitime, son origine et sa nature. Il me semble en effet utile de réserver ce vocable de

(1) KRAEPELIN, *ibid.*, p. 595.

paranoïa, dont la psychiatrie allemande et italienne a tant abusé, à l'ensemble de ces états psychopathiques constitutionnels, dégénératifs, où l'orgueil et la méfiance, associés à la faiblesse et à la fausseté du jugement, aboutissent à l'édification de systèmes délirants interprétatifs, non hallucinatoires, de nature variable, surtout de persécution et de grandeur, au cours desquels une idée fixe, prévalente, domine l'esprit et oriente la conduite de sujet, et finit dans son extension progressive par accaparer toute son activité intellectuelle et pratique (1). » Dans la discussion qui suivit la communication de DENY et CAMUS à la Société médico-psychologique (juillet-août 1906), DUPRÉ insiste sur ce que le délire paranoïaque s'explique aisément par le jeu combiné d'une sensibilité exaltée pervertie par l'orgueil, l'autophilie, la méfiance et d'une intelligence dénuée de toute faculté critique.

C'est cette double condition que DENY propose de rapporter à un même trouble fondamental des facultés associatives. « D'après cette théorie, dit-il, sur laquelle est basé notre essai de classification des délires systématisés chroniques, la paranoïa est une constitution psychique particulière, vraisemblablement liée à des anomalies morphologiques et structurales des neurones et des fibres d'association. Il semble bien, en effet, que ce soit à une perturbation des facultés associatives qu'il faille rattacher la singularité des points de vue, l'étrangeté des conceptions, le défaut d'adaptation, certaines particularités du caractère et surtout l'affaiblissement profond du sens critique, qui sont les principaux attributs de la constitution paranoïaque (2) ».

Mais, par un démembrement nouveau, SERIEUX et CAPGRAS voudraient réduire la paranoïa au seul délire par

(1) DUPRÉ, in KRAEPELIN. *Introd. à la psychiatrie clinique* traduct. DEVAUX et MERKLEN. PARIS, 1907, p. 9.

(2) *Bulletin de la Soc. médico-psychol.*, juillet-août 1906.

interprétation et ils s'efforcent de montrer combien s'en distingue le délire de revendication, mieux défini, disent-ils, par DUPRÉ sous le nom de « délire paranoïaque à idée prévalente », par DENY et CAMUS sous celui de « délire à représentations mentales exagérées ou obsédantes ».

Le revendicateur se conduit comme un véritable obsédé qui lutterait pour son idée au lieu d'y résister. Quel que soit le motif invoqué, grief d'ordre personnel ou prétention plus abstraite de justice et de droit, il obéit à quelque chose d'impérieux, d'indiscutable et d'irrésistible ; ses réactions sont excessives et disproportionnées, il sacrifie tout : « famille, fortune et liberté », poursuivant avec passion, ténacité, malgré les revers et les échecs, une satisfaction, qui seule parfois peut dissiper son angoisse : il y aurait des cas de guérison. C'est aux obsédés que s'apparenterait encore le revendicateur par « les stigmates physiques et psychiques de dégénérescence mentale » qu'il présente au maximum « préoccupations hypocondriaques, obsessions, impulsions, perversions sexuelles, folie morale, etc. ».

L'interpréteur, au contraire, n'offre pas, dans les deux tiers des cas, d'autre signe de dégénérescence mentale que sa tendance aux interprétations délirantes. Surgissant innombrables « à l'occasion des moindres impressions sensorielles sensitives ou cœnesthésiques » (DENY), elles finissent, comme autant de preuves, par constituer une conviction qui régira désormais la conduite du malade. Tout excessifs que puissent être certains de ses actes, ils s'expliqueront et se justifieront toujours par le système de conceptions et d'illusions qui traduit les rapports nouveaux de sa personne et du monde extérieur.

Mais la difficulté sera, dans bien des cas, d'apprécier le motif et si les réactions ne lui sont pas disproportionnées. D'ailleurs SÉRIEUX et CAPGRAS reconnaissent qu'entre le délire

de revendication et le délire d'interprétation il existe des « formes mixtes » ; mais, disent-ils, elles « n'enlèvent rien de sa valeur à la distinction que nous avons établie ; s'appuyer sur elles pour la rejeter serait vouloir enlever aux espèces les plus autonomes tous leurs caractères et les confondre en un ensemble chaotique... D'autre part, on connaît en pathologie mentale, surtout depuis les travaux de MAGNAN, l'existence de psychoses combinées. Or il peut arriver qu'un délire de revendication s'associe à un délire d'interprétation ».

Simple et fortuite association ? ou plutôt ces deux psychoses aux manifestations si fréquemment combinées ne s'embranchent-elles pas sur une même souche, n'ont-elles pas une parenté morbide étroite ? C'est cette question qu'il s'agit de discuter, et d'abord il est nécessaire de faire comme une revue des exemples aux formules très diverses que fournit la clinique ; de déterminer ensuite par une analyse méthodique quels sont les caractères essentiels du délire à base d'interprétation.

DEUXIÈME PARTIE

Etude clinique

Les observations de délire par interprétation sont nécessairement assez nombreuses dans la littérature, mais prêtent souvent à l'équivoque, l'auteur ayant jugé sans importance de discerner entre la simple interprétation, l'illusion et l'hallucination vraie, diagnostic parfois un peu délicat.

Bien plus il arrive de voir mentionner des hallucinations au procès-verbal d'une observation qui peut être regardée comme un exemple parfaitement pur de délire par interprétation. Ainsi, dans son livre sur le délire des persécutions, LEGRAND DU SAULLE (1) rapporte le cas suivant :

« Délire des persécutions — *hallucinations de l'ouïe* — pensée devinée — voyage — retour à Paris — plusieurs coups de pistolets sur la personne du curé de Montmartre.

« M. B..., raconte-t-il, curé de la paroisse, quêtait. Au moment où il tendait la bourse qu'il tenait à la main, un coup de pistolet retentit; ce premier coup fut immédiatement suivi d'un second, puis d'un troisième...

« [L'auteur de l'attentat] Joséphine C... est âgée de 55 ans. Elle est née en Belgique, mais depuis nombre d'années habite la France où elle a été poursuivie et condamnée pour vol. En sortant de prison, elle vint habiter au n° 8 de la rue des Rosiers et fréquenta assidûment l'église de Montmartre, sa paroisse.

(1) LEGRAND DU SAULLE. Le Délire des persécutions, p. 243.

« Absente depuis quelque temps, elle revint à Paris le samedi 5 août, et prit un logement au n° 10 de la rue des Rosiers, dans un petit hôtel. Le dimanche 6 août elle s'était tranquillement rendue à l'office religieux et avait tiré sur le curé.

« Le lundi matin 7 août, j'eus l'occasion de voir la femme C..., qui me consulta sur des contusions aux tempes résultant de quelques violences exercées sur elle avec la crosse du revolver au moment où elle avait été désarmée. Elle était extrêmement calme et me rendit un compte détaillé de l'événement. Dès ses premières paroles, que je transcris ci-dessous très fidèlement, on va bientôt reconnaître qu'il s'agit d'une persécutée.

« Il y a plus de trois ans qu'ils me font la guerre; c'était à ne plus pouvoir y tenir. Il en était des petites choses comme des grandes. Il y avait par exemple à la porte de l'église un marchand de bimbeloterie religieuse qui portait sur son bras une petite vitrine ouverte et qui proposait différents objets aux fidèles; eh bien! cet homme me regardait toujours d'un drôle d'air et quand je passais il fermait vite son coffre et disait toujours « hum! hum! ». Dans l'église, le curé ne pouvait pas prêcher une seule fois sans me désigner et sans dire une foule de choses tout exprès pour moi, pour me narguer, pour me faire honte. Il savait bien s'y prendre, et comme il était méchant! Il m'a bernée en tout temps. Ainsi il y a deux ans M. le curé montait un jour les buttes, je venais derrière lui, je m'approche tout près et je lui dis « lâche! ». Je le dépasse, puis je me retourne, je vois que M. le curé a souri et il dit : « Allons! nous en ferons une chaisière! » — « Vous avez bien distinctement entendu ces paroles? » — « Non, mais j'ai bien deviné sa pensée. Par la divination on entend sans que l'on ait causé. »

« La religion m'a donné bien des chagrins. Ils se sont tous mis après moi. J'avais pris alors le plus sage parti, qui était

de m'en aller ; mais je n'étais pas plus tôt en Savoie que j'ai bien vu que cela ne pouvait pas aller ; et effectivement à Lyon je me suis aperçue que j'étais suivie. Arrivée à Marseille, je vais entendre la messe à la chapelle des Capucins, et alors là, c'était tellement clair que j'ai bien vu que la guerre allait continuer et je suis revenue à Paris afin d'en finir. »

Interrogée sur la question de savoir si elle avait eu réellement l'intention bien arrêtée de donner la mort au curé de Montmartre, elle répond : « Je n'ai jamais voulu le tuer. On m'avait dit que lorsque les balles entraient dans la chair, dans les parties grasses, elles se logeaient là et ne faisaient pas grand mal. J'ai donc tiré sur M. le curé par derrière et au bas de son dos. Il paraît qu'il n'est pas blessé et que son surplis seul a été troué. Je n'ai pas voulu le tuer, je le répète, mais j'ai voulu le corriger et me faire arrêter. Que l'on s'explique une bonne fois et que l'on cesse cette guerre-là. »

Ayant à préciser différentes circonstances relatives à la tentative d'assassinat, elle ajoutait : « M. le curé ne devait pas quêter hier, il devait prêcher. Quand il a vu que j'étais là, on en a fait prêcher un autre, qui avait la consigne et qui ne m'a pas ménagée. Le curé s'est mis alors à quêter, il est passé tout contre moi, et, le malhonnête, il ne m'a pas tendu sa bourse. J'ai tiré tout de suite après. »

Il n'est pas trace, dans cette observation, d'une hallucination quelconque, et l'interprétation, qui fait tous les frais du délire, s'y développe selon ses modes les plus habituels. Propos et gestes quelconques, événements ou rencontres fortuits, le malade ne peut rien voir ni rien entendre, que sa personne ne lui paraisse être visée. Rien ne se produit donc plus qu'à son intention, conclusion monstrueuse qui n'a pas de quoi l'inquiéter ; il croit ne céder qu'à l'évidence. Ce sont les faits eux-mêmes qui viennent confirmer ses hypothèses et favori-

ser ses convictions naissantes, tant il est vrai que les interprétations, qu'il ne cesse de substituer à la réalité ne sont à tout instant, par le moyen des contingences extérieures, que la révélation de ses sentiments, de ses pensées, de ses aspirations ou de ses craintes, de son tempérament, en un mot, de tout son être psychique.

C'est donc du caractère de chacun que dépendra la forme de son délire, et, tout cas individuel ayant sa complexité propre, les classifications manquent nécessairement de rigueur. Sans doute il est possible, suivant les idées qui dominent, de définir une certaine diversité de types cliniques. Aux interpréteurs mégalomanes peuvent être opposées toutes les variétés possibles de déprimés : hypocondriaques, scrupuleux, auto-accusateurs... ; aux persécutés qui ne souhaiteraient rien tant que de se dérober aux persécutions et disparaître, ceux qui veulent incessamment se venger et prennent l'offensive ; aux délirants qui peuvent ne se satisfaire que de rêves et d'illusions, ceux que leur passion pousse constamment aux actes et qui parfois ressemblent fort à des revendicateurs. En réalité les cas intermédiaires sont innombrables ; aucune délimitation n'est certaine. Et même entre les interpréteurs purs et les persécutés-persécuteurs, l'examen et la comparaison des diverses modalités cliniques interdit d'établir une distinction essentielle.

Interpréteurs mégalomanes. — Les persécuteurs familiaux

SERIEUX et CAPGRAS ont souvent rappelé comme un bon exemple de délire par interprétation l'observation de cette femme à qui de suggestives coïncidences, quelques mots saisis à la dérobée, un geste, un simple coup d'œil ont révélé qu'elle est la fille d'un évêque. Elle a le souvenir qu'un jour, apercevant sa mère, l'évêque est resté pétrifié. Elle avait alors

5 ans. Plus tard, l'évêque ayant été assassiné, son oncle dit devant elle : « Nous sommes arrivés trop tard, ... le testament était fait. Il faudra rendre à César... — Oui, répond la mère, si elle ne meurt pas, mauvaise affaire pour nous. » C'est l'avou du crime. Quand elle avait 13 ans, sa mère a tenté de l'empoisonner. Le médecin a dit. « Si j'employais un contre-poison. » On veut la faire disparaître parce qu'évidemment elle est la fille de l'évêque assassiné : c'est pour la dépouiller de son héritage. Le curé a dit un jour en la quittant : « Pauvre enfant, » un jésuite lui a confié : « Souvenez-vous que vous vous appelez Bri.. » Un paysan causant avec sa mère a déclaré : « Il y a du sang noble qui coule dans ses veines. » On lui fait des grimaces, elle entend chuchoter sur son passage. A 19 ans, ayant pris un amant, elle porte plainte contre sa mère, il se jette sur elle avec un couteau, et tire sur son père, pour obliger la justice à faire une enquête. Sa dialectique est très exercée, sa mémoire excellente. Agée maintenant de 38 ans, elle a déjà fourni bien des preuves de dégénérescence. A 6 ans elle s'adonnait à l'onanisme. Jusqu'à 20 ans elle n'a pu s'empêcher d'uriner au lit. Mauvaise écolière, elle décroûche à 15 ans, au cours de ses vagabondages elle se livre à n'importe qui. Elle est très irritable et très instable. Elle essaie successivement les métiers de couturière, de lingère, de domestique, d'infirmière. Sa mère est émotive, son père alcoolique a quelque tendance à la mélancolie. Elle a une tante débauchée et des grands-parents buveurs.

De ce cas **SERIEUX** et **CAPGRAS** ont rapproché les persécuteurs familiaux de **GILBERT BALLE**T. Les poursuites qu'ils exercent sont la conséquence d'un roman, dont ils ont fini par deviner les circonstances plus ou moins merveilleuses, en interprétant une foule de symptômes insignifiants.

Tel ce prétendu fils de **J. Grévy**. Un jour, faisant acquisition de liqueurs, **J. Grévy** l'a remarqué, a demandé son

nom. « Et je vis bien à sa figure qu'il m'avait reconnu. » Wilson lui aurait donné mission d'installer une fabrique d'eau-de-vie. Enfin sa mère, au moment de mourir, lui a révélé le secret de sa naissance. Et comme preuves irrécusables il montre le reçu de nombreuses lettres recommandées qu'il a envoyées à J. Grévy. Il prétend d'ailleurs avoir eu des entretiens avec son père qui lui aurait fait des promesses testamentaires. A la mort de l'ancien président, il voulut poursuivre ses héritiers. Il est facile de reconnaître au récit de certaines scènes invraisemblables que le mensonge se mêle à l'illusion (1).

Très analogue est le délire de cette malade, qui se croyait fille de S.B. et du prince de Galles(2). Sa mère, une aliénée, avait fini par s'associer à ses extravagances. Ses débuts pathologiques furent précoces. Renvoyée successivement de sept écoles pour les propositions obscènes qu'elle faisait à ses compagnes, elle accuse le Directeur de l'Enseignement de la ville de Paris de l'avoir fait chasser et de la faire filer par un individu. En conflit perpétuel avec les voisins, la mère et la fille se font chasser de partout. Elles accusent leurs concierges successifs de les perdre de réputation et même d'attenter à leur vie. Elles déposent des plaintes dans les commissariats, se font adresser leurs lettres chez une amie et, se croyant encore trahies, ne veulent plus en recevoir que poste restante. Berthe Y... affirmait que ses maîtresses, charmées par sa diction, voulaient la faire entrer au Conservatoire dès l'âge de 13 ans. Un jour, assistant à une inauguration, elle croit entendre S. B., qu'elle ne connaissait pas, l'appeler trois fois par son nom. Deux ans plus tard, elle s'imagine qu'une nièce de S. B. vient chercher ses lettres poste restante et

(1) GILBERT BALLEZ. Leçons de clinique médicale. V^e leçon.

(2) LEROY. Les Persécutés-Persécutés. Thèse de Paris, 1896.

que l'actrice veut lui voler la propriété d'un drame remarquable.

Elle se croit bientôt la fille de S. B. et du prince de Galles, et va souvent s'installer avenue du Bois ou allée des Acacias pour entendre toute la société aristocratique ne s'entretenir que d'elle. Elle commence à poursuivre S.B. de ses réclamations, entre en lutte avec ses domestiques et se poste pour l'invectiver.

Arrêtée avec sa mère, qui partage ses convictions, Berthe Y. commence par renier les lettres d'amour qu'elle avait écrites à l'actrice. Puis elle raconte que S. B. l'hypnotisait, l'attirait chez elle, pour des manœuvres lesbiennes, a-t-elle entendu dire ; lorsqu'elle se retrouvait dehors, elle ne se souvenait plus de rien. Traitée, à l'asile, de « prussienne » par une malade, elle y voit la preuve de sa haute origine. Elle écrit à l'ambassadeur d'Allemagne. Au moment de l'assassinat de Carnot, elle dit que « c'est une justice du ciel ».

Elle prétend que les députés, que les journalistes, que toute l'aristocratie s'occupent de son sort. Elle se plaint d'être espionnée. Elle est arrogante et hautaine. Il faut souvent la changer de quartier. Elle se livre à des actes obscènes avec les autres aliénées, prétend qu'elle inspire de l'amour à toutes les femmes qui la voient, et déclare ne pas comprendre qu'une femme puisse aimer un homme. Elle adresse des pièces de vers aux infirmières. Elle a aussi quelques idées hypochondriaques, se plaint de douleurs de reins, d'un poids à l'anus, d'angine, de muguet... Elle ne tarde pas à étendre ses conceptions délirantes au chef de service, au préfet... Elle écrit beaucoup, avec facilité et quelquefois avec esprit. Sa mère étant sortie guérie elle arrive à lui faire parvenir des lettres. Et bientôt une campagne de presse commence contre cette séquestration arbitraire.

C'est bien un cas de délire par interprétation : les interpré-

tations sont constantes, les hallucinations tout épisodiques, le roman de sa destinée richement élaboré; mais par son activité, sa ténacité, son humeur toujours combative, les multiples moyens qu'elle sait employer pour faire aboutir ses revendications, ses appels à l'opinion, à la justice, aux pouvoirs publics, son absence complète de sens moral, la malade n'en rappelle pas moins les persécutés-persécuteurs, au nombre desquels LEROY l'a classée (1).

Par les conséquences médico-légales de leurs réactions, de tels sujets peuvent être pris pour des professionnels de l'escroquerie, du chantage ou du crime. Le plus souvent ils sont considérés comme des persécuteurs. Mais, ainsi que le fait remarquer GILBERT BAILLET, ils sont toujours les victimes d'une illusion, d'une conception délirante, contrairement aux processifs, chez qui le trouble est plus dans les actes que dans les idées.

Affectés le plus souvent d'une hérédité alcoolique ou vésanique, ils présentent des symptômes de dégénérescence indubitables : instabilité, tendance au vagabondage, à la prostitution, perversions sexuelles, incontinence nocturne prolongée, vanité, orgueil, hypocondrie, mysticisme. S'ils conservent l'intégrité de leur mémoire et de leurs facultés logiques, ils n'en sont pas moins intellectuellement tarés, comme le manifestent bien et leur inaptitude à l'instruction la plus élémentaire et leur manque absolu de jugement et de discerne-

(1) GILBERT BAILLET a également cité le cas d'une femme à qui la voix d'un prêtre révéla qu'elle était la mère de ce prêtre. Des douleurs abdominales lui firent conclure à une opération qu'elle aurait subie, et cette opération à un accouchement, à la naissance d'un fils, et d'une fille, l'un prêtre et l'autre religieuse. Malgré sa grande piété, elle n'a jamais pu apprendre le catéchisme. C'était une débile qui avait eu auparavant un accès hallucinatoire avec préoccupations hypocondriaques. Ce premier épisode et l'extrême absurdité de son délire rétrospectif peuvent faire douter qu'il s'agisse d'une paranoïaque véritable. Les idées se sont-elles systématisées et fixées définitivement ? La maladie n'a-t-elle pas rapidement évolué vers la démence ? Du reste la recherche et la découverte d'une illustre ascendance restent un cas beaucoup plus fréquent que cette fiction d'une maternité tout illusoire.

ment. Capables, dans leurs raisonnements, d'associer des circonstances tout à fait hétéroclites, ils tiennent pour démontrées les conclusions les plus invraisemblables. En face des événements, ils ne cessent d'opposer leur certitude logique aux données de l'expérience, et ne peuvent seulement pas concevoir la possibilité d'explications différentes de l'hypothèse à laquelle ils sont définitivement butés. De leur intelligence il ne subsiste donc qu'un ensemble d'opérations mentales au service des prétentions les plus vaines.

Il n'y a pas jusqu'à leur imagination qui, dans son dévergondage, ne paraisse frappée de stéréotypie. Poussés par la vanité et par l'autophilie à substituer aux humbles réalités de leur existence le roman d'une illustre destinée, c'est à la possibilité d'une naissance mystérieuse qu'ils ont recours presque tous, comme à l'une des plus anciennes éventualités dont se soit traditionnellement émerveillée la crédulité populaire.

Mais c'est à moins de frais encore que certains malades trouvent à se satisfaire. Telle cette femme, dont SÉRIEUX et CAPGRAS ont publié l'observation, qui se croyait « reine du monde ». Elle appartient à toutes les familles régnantes et a connu sa noble origine par intuition. Ceux qui lui ont servi de parents sont des assassins et des voleurs. C'est à elle que les soldats présentent les armes, c'est pour lui rendre hommage que les escadres européennes sont rassemblées.

Agée de 47 ans, elle aurait manifesté 10 ans plus tôt des tendances mystiques, puis se seraient développées des idées de persécution, greffées sur de l'hypocondrie. Elle se plaint qu'on la rend nulle en mettant des drogues dans ses aliments, qu'on fait varier ses époques, qu'on lui obstrue les yeux, qu'on lui fait grossir le ventre. On ajoute des saletés à ce qu'elle mange; pour lui faire prendre un amant on la laisse sans argent; on veut la déshonorer. Mais elle est en communica-

tion avec Dieu. Elle a toujours dans ses poches plusieurs télégrammes destinés aux plus hauts personnages. Elle va lancer des ordres aux bouches de chaleur qui lui servent de téléphone. Chaque partie de son vêtement a une signification spéciale. Elle a de violentes colères quand on la fait changer de linge, et ne veut se laver la figure qu'avec sa salive, car l'eau est empoisonnée. Elle s'essuie avec des feuilles d'arbres. Les cailloux qu'elle ramasse deviennent diamants. Les pierres qu'elle suce sont des bonbons. Elle transforme tout ce qu'elle touche. Elle met des feuilles dans ses cheveux et le lendemain les envoie au président de la république. Son corps subit aussi des changements : on lui dessèche les seins, on la contrefait, on fait tomber ses cheveux par les bains et les limonades purgatives. Elle se croit toujours enceinte, accouche fréquemment, mais on étrangle ses enfants. Toujours loquace, au moment de ses règles elle devient exubérante : elle montre sa chemise maculée aux passants pour prouver la vigueur de son sang. Elle donne à tous ceux qui l'approchent un rôle dans son délire, procède par interprétation et n'a pas de troubles sensoriels. Elle présente de l'infantilisme et des malformations dentaires.

Rarement le délire par interprétation apparaît aussi puéril. Ce sont habituellement des paroles et des gestes que le malade détourne de leur sens ; et si, à force d'illusions, il arrive à transformer le milieu dans lequel il vit, c'est sur les circonstances que s'exerce son activité métabolique, presque jamais sur les objets directement, comme par une métamorphose de leur matière brute. Mais l'imagination des enfants qui jouent est sujette aussi à confondre le simulacre avec la chose. L'usage et le goût des symboles comportent une part de crédulité dont il est parfois bien difficile de déterminer le degré, et c'est dans la superstition proprement dite que versent beaucoup d'interprètes,

DENY, relève très judicieusement que la malade dont il rapporte le cas avait « appris par cœur un petit livre acheté sur les quais, analogue à « la Clef des Songes », dans lequel une signification particulière est attribuée à tous les objets usuels, aux gestes habituels, etc. ». Sa foi dans les signes est inébranlable. « Ce sont eux qui règlent sa conduite, sa manière d'être, tous les actes de sa vie; elle n'admet aucune discussion à ce sujet. Même si pour les autres, dit-elle, ça ne veut pas dire ça, pour moi ça veut dire ça. » Parfois elle éprouve à les interpréter beaucoup de fatigue, « car elle a peur d'oublier ou de ne pas comprendre » et d'ailleurs elle doit démêler entre deux catégories de signes, « les uns défensifs et les autres offensifs ».

Victime en effet de tout son entourage, de la concierge qui lui faisait perdre ses clientes, des voisines qui faisaient du bruit pour l'empêcher de dormir, des gens qui la suivaient dans la rue et la regardaient comme une fille publique; outragée par les inscriptions des voitures, qui étaient à son adresse, par les corbillards, par les tombereaux d'ordures qui passaient devant ses fenêtres... « elle aurait certainement succombé sous les coups de ses persécuteurs si, depuis deux ans, elle n'était protégée par un mari fictif, épousé symboliquement, dans les conditions suivantes : Ayant l'occasion de rencontrer plusieurs fois par jour le maître de l'école fréquentée par son fils, elle conçut peu à peu pour lui une vive affection et bientôt s'imagina qu'elle était payée de retour et qu'elle se marierait prochainement avec lui, quoique jamais une seule parole n'eût été échangée entre eux. Sur ces entrefaites, la sœur de notre malade se marie. S... assiste à la cérémonie et, bien que son prétendu fiancé ne soit pas présent, elle comprend aux gestes et à la mimique du prêtre et

(1) DENY et CAMUS. *Soc. médico-psychologique* (juillet-août 1906).

des officiants que c'est son propre mariage qui est célébré en même temps que celui de sa sœur... Elle affirme que son pseudo-mari est devenu inspecteur de la Sûreté et qu'elle est maintenant sous la haute protection de la police, qui veille sur elle et la prévient chaque fois qu'elle court un danger. C'est ainsi qu'elle a échappé à l'accident du métropolitain ; on lui a fait comprendre de prendre un train avant celui où l'accident s'est produit ».

« C'est par l'intermédiaire des paroles prononcées ou des gestes exécutés par les personnes qui l'entourent ou encore par la façon dont sont disposés les objets qui l'environnent que S. se dit en communication constante à la fois avec les gens « de la bande noire » qui cherchent à lui nuire et avec son mari qui la rassure et lui indique les moyens de se soustraire à ses ennemis. »

« Toujours il s'agit de gestes réellement vus, de paroles réellement entendues, auxquels elle prête, quoique les percevant exactement, une signification particulière en rapport avec ses idées délirantes...

« Depuis qu'elle est entrée à la Salpêtrière, son délire ne s'est pas sensiblement modifié ; persécutée et déjà légèrement mégalomane à son arrivée, elle est restée surtout et avant tout une persécutée chez laquelle les idées de grandeur consolident et renforcent les idées de persécution au lieu de se substituer à elles. »

C'est une femme de 45 ans, malade déjà depuis dix ans. Sa mère est morte à 57 ans d'une attaque d'apoplexie. Elle même n'a souffert d'aucune maladie grave. Mariée à 29 ans et veuve 5 ans après elle fut très affectée de la mort de son mari. Elle a toujours passé pour susceptible, méfiante et jalouse avec quelques tendances orgueilleuses.

Très souvent c'est à l'occasion d'une émotion, qu'il se pro-

duit un retour d'attention du malade sur lui-même, un regain d'intérêt et d'autophilie ; ses tendances constitutionnelles à l'égoïsme entrent alors en pleine activité. A l'origine il y a l'impérieux besoin de tout rapporter à soi ; à force de chercher dans chaque événement une allusion ou un présage, il acquiert une réelle virtuosité d'interprétation ; sa vie bientôt n'est plus qu'un roman ; la conscience de sa personnalité véritable disparaissant, le délire semble parfois ne se développer, ne s'amplifier que pour lui-même.

Mais, dans d'autres formes, le principe en reste plus apparent : faux jugements, conclusions absurdes gardent le rapport le plus évident avec les sentiments qui sont leur raison durable. C'est surtout quand il s'agit, non plus d'aspirations ambitieuses, mais de soucis qui replient l'individu sur lui-même, idées hypocondriaques, inquiétudes de toute espèce, scrupule, méfiance et timidité, ou de passions telles que la jalousie qui le poussent aux rivalités effectives, lui inspirent un désir de vengeance et le font ressembler souvent à un véritable persécuté-persécuté.

Persécutés hypocondriaques

OBSERVATION I. — B... est un berger des Vosges, qui en septembre 1907 arrive à pied de son village pour se faire soigner à la Salpêtrière.

Il est très pauvre de renseignements sur sa famille : son père est mort des suites d'une chute à 49 ans. Il n'était pas buveur. Sa mère est morte à 76 ans usée par le travail. Il a eu deux frères, l'un qu'il a perdu de vue et l'autre mort à 46 ans de la maladie, sans doute, dont on veut le faire mourir lui-même.

Agé maintenant de 46 ans, il fut réformé pour une hernie au cours de son service militaire. Il y a une dizaine d'années, il a été soigné à l'hôpital de Nancy pour une blessure à la cuisse. Il entendit alors parler du Professeur BERNHEIM.

Fils et petit-fils de bergers, il est lui-même berger communal depuis la mort de son frère, il y a 4 ans. Il n'aurait jamais quitté

le canton des Vosges où il est né sans le service militaire. Pendant les 4 ans qu'il passe à Courbevoie il ne vient à Paris que deux fois, mais il apprend à lire au régiment; dès 8 ans il avait été employé dans les fermes. Revenu au pays il se marie. Sa femme fait deux fausses-couches et le quitte 4 ou 5 ans après. Ils ne s'entendaient pas. Elle le querrellait, était plus fort disante que lui. Elle vit en concubinage dans le canton.

C'est en juillet-août 1906 que sa maladie commence, causée par des difficultés qu'il eut avec sa voisine ; c'est, dit la rumeur publique, pour une dispute de jardin, parce qu'il chassait les poules de M^{me} N...

Elle a déjà fait du mal, c'est connu. Elle a des secrets et il y a dans le pays beaucoup de mal par le secret. Elle a dit à une voisine qu'elle la ferait danser toute nue si elle voulait. Il a entendu de ses propres oreilles, à une dizaine de mètres, qu'elle menaçait de le faire périr.

C'est par une fluxion de poitrine que ça l'a pris. Il avait des frissons, tressautait dans son lit et ne pouvait se réchauffer. C'était comme une sensation de fraîcheur, une impression d'avoir de l'eau. Tous les jours il était surchargé. Ça a duré deux ou trois semaines.

Depuis, il est la proie d'interprétations hypocondriaques. Elles relèvent de croyances toujours vivaces dans ce milieu rustique : influences occultes qui s'insinuent dans le corps pour y déterminer toute espèce de sensations et de malaises ; pratiques et rites pour conjurer le mauvais sort, substitution nécessaire d'une victime à d'autres, expiation, comme si le mal une fois créé ne pouvait plus disparaître avant d'avoir épuisé tous ses effets nuisibles.

Avec une minutie scrupuleuse, il donne un sens aux moindres de ses impressions, aux circonstances les plus hétéroclites ; il s'intéresse beaucoup à ses rêves. Il a eu sans manger le goût de pain chaud, de pomme de terre, de pruneau, de charbon, d'herbe, de paille et de vase. Tous ces goûts sentaient le brûlé. Il a eu des odeurs fécales et une odeur de mort. Sa maison a pétillé, « bien des gens du faubourg sont venus et ils ont entendu comme si une énorme maison brûlait ». Le fourneau faisait comme le télégraphe. Dans la nuit c'étaient des cris de bêtes fauves. Il a quelquefois entendu des voix, quand ses maladies allaient venir. Un jour, qu'il était chez lui, ces mots sortirent par la cheminée : « Fous ton camp. »

Quand il a eu sa fluxion de poitrine, sa maison fut pleine de bêtes rouges. A chaque nouvelle maladie c'est un insecte différent, il a vu une araignée énorme, une guêpe énorme au milieu de l'hiver dans sa chambre. Les souris l'ont envahi : une douzaine de petites souris sont venues la nuit faire de la musique sous son lit ; ses jambes s'agitaient malgré lui. Il a pris une de ces souris, il « l'a grillée », et l'a fait souffrir. Une abeille est venue se poser sur son bras et il a eu des vomissements. Plusieurs fois, il s'est réveillé, se sentant partir en l'air, ou tiré par-dessous le lit.

Ses rêves sont de simples visions comme des tonneaux de vase dans des rivières pleines d'herbes, ou bien il joue aux cartes, il a beau jeu et il perd ; il couche avec une femme et la caresse ; le mari survient et ne dit rien. Il a vu souvent à minuit comme de l'électricité blanc-bleuâtre dans sa chambre.

Son ami Joseph G... lui conseille « d'épancher de l'eau dans une cruche en grès de 7 à 8 sous et de fermer hermétiquement ». « C'est un dicton qu'on a chez nous. » M^{me} N... est prise à sa place. Elle ne pouvait plus uriner : « ça lui donnera l'hydropisie », prédit Joseph. — B... n'en demandait pas tant.

La fille de M^{me} N... parlait un peu trop. « On ira à Mirecourt » dit-elle. M^{me} N... a été trouver la sorcière de Mirecourt, qui a hérité des livres de sa tante, une sorcière dont les histoires sont bien connues. La sorcière lui a révélé le secret. B... tombe malade de ladysenterie : ça entrainait dans le fondement, ça remontait au cœur et ça le vidait complètement. Il débouche la cruche, « sans ça c'eût été terrible ». Chaque fois que M^{me} N... partait à Mirecourt, le soir il était sûr d'être malade : elle envoyait le secret vers 8 ou 9 heures ; quand le secret arrivait sur la cruche par l'ouverture de la cheminée, il y avait un bruit comme un cri de bête « rou rou », il fallait tout ouvrir. S'il bouchait la cheminée, le mal retournait sur celle qui l'avait envoyé, elle le rejetait sur le pays.

Il a eu trois fois le charbon à la main droite. La souffrance était très grande. Il a guéri en récitant la prière que lui avait enseignée son père pour guérir les cochons. « Tranchée rouge ou tranchée noire (3 fois répété avec signe de croix), je te conjure de la part du bienheureux St Bernard, des quatre évangiles, selon St Jean, St Marc, St Luc et St Mathieu, de sortir de cet animal (désigner la bête) et de te retirer au fond de la mer. A. s. i., 5 *pater* et 5 *ave* en l'honneur de 3 plaies de N.-S. »

Mais le cochon du maréchal prit le charbon et sa femme devint malade. Le curé qui la soignait accusa B... Et le soir en arrivant près de son lit il entendit le maréchal lui dire : « Je t'ai pourtant fait faucher » et il n'a rien ajouté ni en bien ni en mal. »

Alors B... va trouver la sorcière, il y est retourné plus de 40 fois. Il lui donnait suivant ses moyens 20, 30 sous, des légumes et des bricoles. La sorcière a le « Grand Albert » et un petit livre rouge. Le Grand Albert sert à guérir et le petit livre rouge à renvoyer les maladies sur d'autres, toujours chez le pauvre, remarque B..., jamais chez les riches. Elle le recevait dans sa cuisine. Il racontait son affaire. Elle promettait la guérison, lui faisait le signe de croix sur la tête avec le pouce et pendant deux ou trois minutes disait des prières à voix basse. Il était soulagé, mais pas guéri ; passé trois jours, il retombait malade, plus malade encore... « Les airs étaient empoisonnés, ça lui manquait dans la campagne pour respirer ». Il voyait qu'il y avait de la fraude, et ça le dégoûtait.

Un jour la sorcière lui a demandé d'apporter du poisson. Il a répondu qu'il n'avait plus confiance en elle ni en ses prières et qu'il ne reviendrait pas. Elle lui avait dit d'accrocher un cœur de mouton à la cheminée. Un de ses chiens est tombé malade. B... a décroché le cœur. Mais c'est lui qui reprit le mal. Alors il raccrocha le cœur et le chien a péri. La sorcière cherchait à lui faire du tort.

Au commencement de 1907, B... va trouver à Nancy le Dr B... Il est examiné à la grande visite. On le fait asseoir dans un fauteuil. On lui dit de dormir, il ferme les yeux. Le médecin lui élève les bras et les fait retomber deux ou trois fois, puis déclare à l'assistance qu'autrefois on les aurait brûlés vifs, lui et la sorcière. Bientôt il s'est senti soulagé, comme si une pompe tirait le mal très doucement dehors. La guérison a duré deux ou trois mois.

Mais les persécutions reprirent. Il avait du sulfate de Zn pour soigner les yeux de ses chiens. Un jour que ses aliments étaient mauvais, il s'aperçoit que le cornet était à moitié vide. Un soir il était dans sa chambre, en se retournant il voit M^{lle} N... qui l'épiait. Une autre fois qu'il fumait sa pipe, la porte ouverte, elle dit à sa mère : « Il fume, on va le faire fumer » et aussitôt sa pipe eut le goût de cuivre et de tabac empoisonné. Il a jeté la pipe à l'eau et n'a plus fumé.

Au moment des inventaires, M^{me} N... avait déclaré que c'est B...

qui enfoncerait les portes de l'église. Il n'y songeait même pas, bien qu'il soit républicain, et le seul homme de la commune à ne plus faire ses Pâques. Un jour le curé l'insulta parce qu'il a fait voter pour le député, un homme très bon qui aime autant le pauvre que le riche.

B... volontiers développe ses idées sur le Progrès. « On vit bien mieux, dit-il, maintenant que du temps passé, le commerce est plus florissant que sous les rois. Il y a les machines. Tout avance, les écoles sont obligatoires, le gouvernement veut la paix. » Aussi n'est-il pas trop partisan de la religion. « Pour faire venir l'ère chrétienne, ils ont fait mourir leurs semblables. » Dernièrement, à Nancy, un curé a été compromis dans une affaire de mœurs.

Pour lui, très gai avant d'être malade, il chantait en travaillant il chantait des chansons républicaines, indécentes envers les prêtres. Mais il y a des rapporteurs. « Je chantais mon opinion, ce n'était point pour faire du mal. Ai-je été voir ce qu'ils chantent? »

Malheureusement le curé est très autoritaire; il déclare volontiers : « Je veux que ce soit ainsi et le gouvernement n'y fera rien. » Il a fait marcher la sorcière contre B..., à cause de ses opinions, pour le faire périr. La rumeur publique disait que B... allait mourir. Il l'a entendu de ses oreilles, car il n'est pas sourd. On lui a dit des paroles pour lui montrer qu'il fallait aller à la messe. Il a donné 20 sous pour les frais du culte. Il a été aux offices mais pas de bon cœur. Le curé lui a pris les mains et lui a dit qu'il se chargeait de le guérir, que c'était le démon, qu'il ne fallait pas aller chez la sorcière et que le Dr B... n'avait pas de croyances. Il prenait de l'eau bénite, faisait trois signes de croix et lui ordonnait de faire un geste de menace avec son pied en disant « Fous ton camp ». Il a dit trois messes soi-disant pour lui.

Mais B... allait de mal en pis, il souffrait du cœur et crachait le sang. Quand le curé lui prenait les mains, il sentait je ne sais quoi qui montait et il avait un redoublement de malaise. Une fois, B... est allé trouver le curé à 4 heure du matin. La sœur du curé dit à voix basse « c'est le berger » et le curé, qui était venu jusqu'à la porte, rentra dans sa chambre. Instantanément B... se trouva calmé. Puis le curé revint, « courut à ses mains » et lui dit de ne plus revenir, qu'il les avait épouvantés. S'il avait été riche on ne lui aurait pas fait ce reproche.

Le 23 juillet, B... va en pèlerinage à Sion, en Meurthe-et-Moselle. On le fait passer sous une grande Sainte-Vierge et on lui fait dire une prière. Mais ça lui tirait sur le cœur plus que d'habitude. Les frères ont posé « une espèce de boîte de mort » et ont chanté en tournant autour. Ils disaient en particulier : « Nous voulons son corps, son sang et son esprit. » B... pensait que c'était le diable qu'on voulait tirer de lui. Il s'est senti plus faible, il a compris qu'on le faisait périr. Le soir il rentre chez lui, toujours plus souffrant. Le lendemain, il veut aller aux champs, comme d'habitude. Devant l'église il se sent tiré en avant (vers la paroisse) et en arrière (du côté de Sion). Très effrayé il rentre chez lui, écrit un papier qu'il met sur la table « il croit n'avoir fait de mal à personne, il n'a pissé dans la cruche que sur le conseil d'un ami pour se garantir. Les gens qui lui ont envoyé des maladies sont malhonnêtes ». Puis il donne à manger aux chiens, prend un morceau et part sans argent, à la veille de toucher son mois de berger.

Le temps lui paraît long pour venir à Paris. Il faisait des étapes journalières de 35-40 kilomètres. Il s'est arrêté cinq fois en route, s'offrant pour faucher, rentrer le fourrage, battre à la machine, décharger les briques d'un bateau. Il a vendu sa montre naturellement à perte. Il ne racontait pas ses affaires et n'a pas rencontré de malveillance. Mais il croit avoir été suivi tout le temps : il a rencontré des chiens charmés pour cela d'un bout à l'autre du voyage ; un jour, deux curés avertis de sa présence par un chien ont dit, croyant qu'il dormait : « Le voilà, ce malheureux. Avant de le faire mourir, il aurait fallu lui donner l'extrême-onction. » Ils ont parlé de « sépulture », ce qui signifiait sans doute son pèlerinage à Sion. Toutes les fois qu'il rencontrait un curé, il se sentait tiré du côté du cœur. Sans doute le curé de son village avait télégraphié son signalement à tous les prêtres.

Il arrive à Paris le 3 septembre. Il passe la première nuit à l'hôtel, emploie deux autres nuits à se promener et à s'asseoir sur les bancs. Enfin, il se présente à Saint-Louis, d'où il est envoyé à Sainte-Anne, puis dirigé sur la Salpêtrière. Sitôt à la Salpêtrière il s'est senti mieux. Jusqu'à Paris il était tiré par des frottements très doux. S'il était resté en place il aurait été carbonisé. Maintenant il ne lui reste plus qu'un petit frottement au cœur. Il a fait écrire à son député pour qu'il ait la bonté de s'occuper de ses intérêts. Car dans la commune « c'est tous calotins, mauvais peu-

ple ». Ils auront été bien contents de vendre sa récolte. Il lui auront tué ses chiens, ses pauvres chiens, il pleure quand il en parle. Il n'a pourtant jamais voulu faire de mal à personne. Il n'a jamais voulu sérieusement en faire à ses ennemis, bien qu'il y ait quelquefois songé. Il avait eu l'idée de se défendre en justice. Mais il n'a pas d'instruction. Il croit que la sorcière pourrait être mise en prison, qu'elle n'a pas le droit d'avoir de mauvais livres.

Pendant les quelques semaines qu'il passe à la Salpêtrière, il se sent hors du pouvoir de ses ennemis. Mais toujours il enregistre ses rêves, les goûts qu'il ressent, les insectes qu'il aperçoit, le numéro des lits d'où lui sont venus des malaises. Rapatrié il continue à envoyer de semblables listes à M^{me} Long-Landry et se dit repris de son mal.

Tout ce délire traduit un fonds permanent d'hypocondrie. De simples indispositions, de la bronchite, de la diarrhée ont suffi pour donner l'éveil à des idées de persécution. Les mauvais desseins de ses ennemis, justifiant désormais ses inquiétudes, cet homme crédule n'est que davantage la proie de ses habituels soucis; sans cesse il guette les moindres variations de cette cénesthésie, d'où peuvent surgir, signes avant-coureurs et symptômes subjectifs des maladies, les malaises les plus variés. Nul langage approprié, précis, ne correspondant à ces états normalement indistincts, c'est à l'imagination du malade de trouver des comparaisons expressives. Pourvu qu'elle soit riche, exercée, constamment excitée par la craintive humeur du sujet, sur l'impression la plus fugitive et la plus vague, elle pourra broder de minutieuses et d'interminables descriptions.

C'est alors qu'il est extrêmement délicat de distinguer entre l'hallucination véritable et la simple interprétation. Mais lorsqu'à ses énumérations déjà longues B... ne cesse d'ajouter avec complaisance quelque odeur ou saveur inédite, il est manifeste qu'il invente bien au delà de ce qu'il a réellement éprouvé. Resteraient l'agitation involontaire de ses

jambes, un soir, dans son lit et ces frottements, ces tiraillements qu'il éprouve du côté du cœur, ces accès d'angoisse qu'il exprime en disant que l'air lui manque ou est empoisonné : impressions vagues et fugaces qui apparaissent et s'en vont brusquement, au gré des circonstances, de ses interprétations et de ses émotions. Enfin, malgré les manœuvres d'exorcisme auxquelles il a été soumis, échappant aux suggestions combinées du curé et du Dr B..., il oppose une résistance remarquable aux idées de possession si fréquentes dans les délires hallucinatoires. « Dans la vraie paranoïa, dit KRAEPELIN (1), j'ai quelquefois observé l'idée délirante d'une influence provenant d'aliments empoisonnés, mais jamais par contre la conception d'être livré comme un jouet inerte à la domination d'une personnalité étrangère. »

Les seuls troubles sensitivo-sensoriels à retenir seraient donc quelques hallucinations de l'ouïe. Mais ces voix, qu'il entendait le soir par la cheminée et dont la traduction la plus précise qu'il ait pu donner est « Fous ton camp », ne répondent-elles pas plutôt à des illusions ?

Par contre les interprétations sont multiples constituant le système des maux qu'il endure et des remèdes qu'il y cherche. En ramenant tout au jeu de maléfices que chacun se renvoie, fait-il autre chose que de participer aux croyances de chez lui ? Successivement, il a recours aux trois puissances qui peuvent encore lutter de prestige pour un homme de son village : la sorcellerie, la religion et la science. S'il n'est pas sain d'esprit, c'est donc uniquement qu'il se croit personnellement une victime, perpétuellement une victime, c'est qu'il est persécuté.

Sans doute, il déclare qu'avant sa maladie il était d'un naturel très gai, cherchant la compagnie, aimant à chanter.

(1) KRAEPELIN, Psychiatrie Bd. II, p. 610.

La figure ouverte et l'air crédule, il est manifestement d'humeur douce, enfantine et inoffensive : il n'a jamais songé qu'à se protéger contre ses persécuteurs. Mais dans sa minutie à enregistrer le détail des moindres coïncidences, à rectifier la plus légère inexactitude, à réparer un minime oubli se manifeste déjà quelque tendance au scrupule. Un jour il s'est reproché, s'étant débarrassé d'un malaise, de l'avoir passé à la femme du maréchal qui n'avait eu que de bons procédés pour lui. Sauf cet épisode, il ne présente aucune idée de culpabilité. Au contraire c'est avec une visible satisfaction qu'il expose ses conceptions politiques et philosophiques. Les vexations qu'il subit, ce n'est plus pour une petite querelle de jardin, c'est, pense-t-il, parce qu'il est dans son village le champion des idées de progrès : sentiment d'autophilie très remarquable chez cet homme simple et sensible dont la mémoire est singulièrement précise et dont l'intelligence garde une certaine spontanéité.

Persécutés auto-accusateurs.

Chez les persécutés, les idées hypocondriaques s'accompagnent fort souvent d'auto-accusation. GILBERT BALLET, qui a particulièrement étudié ces formes de la psychose, a noté la rareté des hallucinations ; le délire procède par interprétations (1).

Il s'agit ordinairement, dit SÉGLAS, « de faits d'ordre religieux ou surtout génésique : préoccupations hypocondriaques se rapportant aux organes génitaux, idées de culpabilité relatives à des excès sexuels authentiques ou supposés (2) ». Tel malade, opéré du phimosis, « s'imagine qu'on le regarde

(1) GILBERT BALLET. Leçons de clinique médicale 1897. Leçon IV, exhibitionniste persécuté.

(2) SÉGLAS. Traité clinique des maladies mentales, p. 559.

d'un air narquois, que tout le monde s'aperçoit, à sa figure, à sa démarche, qu'il est circoncis. Il s'entend traiter d'eunuque, de châtré. Bien que cela lui soit très désagréable il ne peut protester, puisque c'est vrai, dit-il, et pour couper court à la malveillance, il ne voit qu'une solution, c'est de recourir à une opération qu'il ne cesse de réclamer et qui rendrait à ses organes génitaux la conformation habituelle (1)». Tout à fait superposable est le cas rapporté par GILBERT BALLET, d'un employé de chemin de fer timide, porté à l'hypochondrie, qui finit par se faire opérer d'une hernie inguinale droite; le chirurgien ayant enlevé le testicule engagé dans l'anneau, le malade devient plus timide et plus appréhensif encore. Il est convaincu que tous ses collègues sont au courant de son infirmité. On chuchote, on le regarde de façon significative, il s'entend traiter de « vieux testicule », d' « eunuque ». « Tiens, tu es comme ça », lui dit-on. Pour en finir il se commande des testicules de différentes matières et implore les chirurgiens qu'ils veuillent bien les lui mettre en place (2).

C'est plus souvent encore de pratiques honteuses ou ridicules que le malade se croit accusé: un jeune homme de 18 ans, dessinateur de talent, assez ambitieux d'ailleurs et se voyant déjà grand peintre, quand il ne commençait qu'à dessiner, avait été dans son enfance d'humeur timide et concentrée: à 15 ans, il se livre à la masturbation; il avait une peur épouvantable des femmes; « après ses excès il lui semblait qu'on pouvait les lire sur sa figure », « il rougissait de la peur de rougir ». Il s' imagine que ses organes génitaux ont cessé de se développer. Les passants le regardent avec surprise, dégoût ou pitié. Dans la rue il marche tête baissée. Depuis plusieurs mois se développe une tuberculose testiculaire. Il avait pensé au suicide, mais il ne sait s'il aurait osé.

(1) SEGLAS. *Ibid.*, p. 559.

(2) GILBERT BALLET, *Ibid.*, lec. III.

A l'attitude des malades qui l'entourent, il reconnaît qu'on fait allusion à son vice ancien (1).

Un autre, 32 ans, fils d'aliéné, doux, timide, peu intelligent, tournant à la misanthropie depuis quatre ou cinq ans, craignant aussi beaucoup les femmes, se masturbait, très amoureux, en contemplant deux voisines. Il n'ose plus sortir, on le tourne en ridicule. On fait claquer les portes pour lui faire comprendre qu'il a fait des cochonneries. On lui crie : « Voistu ma petite sœur... on l'a vu... on le voit. »

Il reconnaît que ces persécutions sont légitimes (2).

Enfin GILBERT BALLET raconte encore l'histoire d'un homme qui, dans les jardins publics, ne pouvait résister à l'obsession d'exhiber ses organes génitaux, s'il se trouvait en présence d'une jeune fille d'aspect honnête. Il devient triste, soupçonneux, méfiant. Il entend chuchoter à son bureau. Ce sont des allusions à un crime qu'il aurait commis. Dans un débit de tabac il croit reconnaître une jeune fille qu'il avait offensée au Bois de Boulogne, il évite ce bureau, et chaque fois que ses collègues parlent de tabac il s'imagine qu'ils font allusion à cette aventure.

Quelqu'un ayant parlé devant lui de « patin », il se rappelle avoir été envoyé un jour rue Patin, à Belleville. C'est à Belleville qu'a été assassinée la petite Neu. On veut par allusion l'accuser de cet assassinat. Il fait une tentative de suicide par strangulation. Interné, il croit que deux malades qui se déboutonnent devant lui essaient de lui rappeler ses habitudes d'exhibitionnisme. S'il prend un bain dans une cabine à deux places, avec un autre malade, cela signifie sodomisme. Il ne cesse de s'accuser lui-même par le moyen de tout ce qu'il entend et de tout ce qu'il voit (3).

(1) GILBERT BALLET, *Ibid.*, lec. III.

(2) *Ibid.*

(3) GILBERT BALLET, *ibid.*, ch. IV.

« Ces persécutés, dit GILBERT BALLET, accusent les autres et se plaignent de leurs agissements et de leurs manœuvres comme il convient à de véritables persécutés ; mais ils s'accusent avant tout eux-mêmes. Ils ne se dissimulent pas qu'ils ont fourni le prétexte de la persécution et qu'à eux reviennent les premiers torts. Ce sont des victimes, mais coupables et non, comme les persécutés ordinaires, des victimes innocentes. »

SÉGLAS, qui a étudié les différentes combinaisons possibles des idées de culpabilité et des idées hypocondriaques dans le délire de persécution, fait observer pourtant que si les idées de formule mélancolique sont non plus la cause, mais la conséquence et la preuve des persécutionssubies, les persécutions « restent toujours imméritées » ?

Il arrive aussi que les idées de culpabilité n'ont que la valeur d'une explication pour ainsi dire historique et ne sont plus véritablement actives. C'est lorsqu'il s'agit d'une erreur passée, d'une faute isolée, et non d'infirmités psychiques ou physiques, causes de peine et de douleur constantes pour le malade. Il se révoltera d'autant plus alors d'avoir affaire à des adversaires indignes, sans scrupule, et se comportera en simple persécuté, quelles que soient d'ailleurs ses « tendances natives particulières », ce « subjectivisme morbide qui constitue le fond du caractère individuel » et dont « les idées délirantes diverses ne sont, dans la folie systématique primitive, que l'exagération et le développement progressifs (1) ».

OBSERVATION II. — L..., 33 ans, employé comptable, a une hérédité chargée ; il est le seul survivant et le dernier né de 4 enfants dont deux sont morts de convulsions et le 3^e du croup, avant d'avoir 3 ans.

Si son père s'est toujours bien porté jusque vers sa mort, sur-

(1) SEGLAS, p. 560.

venue à 67 ans, son grand-père et son oncle sont morts de « paralysie » à 50 et 55 ans. Il a des cousins bien portants.

Sa mère est morte à 59 ans, après 15 années d'impotence dues peut-être à une hémiplegie. Une tante a présenté au moment de la ménopause des troubles mentaux, de la tristesse et des idées d'empoisonnement. Un oncle, interné à 20 ans, est mort dans la démence. A part deux cousines dont l'une a été neurasthénique et l'autre est distraite, « écervelée », ses autres parents du côté maternel sont normaux.

Né à terme il n'a marché qu'un peu tard. Dès 4 ans, il allait à l'asile ; il devint un bon élève et put entrer à l'école Arago, d'où il sortait à 16 ans pour être petit commis, puis vendeur, faisant ainsi trois places avant son service militaire. Ajourné une première fois, il fit deux ans dans la section d'administration. A cette époque il but plus que d'habitude, mais pas régulièrement. Sauf une bronchite, il s'est très bien porté. Il était, affirme-t-il, de caractère gai, plutôt insouciant.

Libéré, il entre comme employé comptable dans une maison où il reste jusqu'à 29 ans. C'est alors qu'il a ses premiers chagrins, ses premières inquiétudes, ses premiers scrupules. La mort de sa mère l'affecte beaucoup. Certain projet de mariage n'aboutit pas. Il a peur de mourir, consulte les médecins, se croyant tuberculeux, craignant une maladie de cœur. A 26 ans, il se marie, mais il a quelques remords pour avoir pensé d'abord à une autre jeune fille. Son humeur est variable, tantôt triste et tantôt gaie. Les enfants viennent : le premier est assez bien portant, très intelligent, mais s'enrhume facilement. Deux ans après, en 1903, nouvelle grossesse de la mère elle avorte ; d'un fœtus à 4 mois et accouche à terme d'un enfant qui meurt à 3 ans de rougeole et broncho-pneumonie. En 1904, une fausse-couche de 6 semaines et en 1906 une fausse-couche encore d'un mois.

Pendant qu'il est aux prises avec ces difficultés, C... s'aperçoit « qu'à l'instigation de certaines personnes de sa famille il est victime d'actes de méchanceté ». « Le but est de lui rappeler certains événements, de l'en affecter et finalement de l'anéantir complètement ». « Sa conviction est fondée sur des faits » : il garde précieusement un long mémoire où il a relaté à l'aide de quelles circonstances ses persécuteurs essaient de « le perdre », où il dévoile « toute l'étendue et tout le raffinement de cruauté déployés

contre lui », où il s'écrie avec terreur : « Je prévois un moment de défaillance où je serai obligé de céder, et c'est la misère, le déshonneur, qui se dressent devant moi ».

A 18 ans, L., a commis une grosse faute : dans la maison où il travaillait, profitant d'un moment de désordre, il a volé une robe pour la donner à une femme. Longtemps après, devenu comptable, « il se félicite d'abord de l'estime que semblent lui témoigner ses nouveaux patrons ». Mais bientôt tant de confiance lui paraît suspect : « Je me rappelle certains faits auxquels sur le moment je n'attachais aucune importance et qui forment ma conviction qu'en maintes circonstances ils mirent ma probité à l'épreuve, espérant sans doute qu'une tentation fatale me perdrait. » On le laisse souvent seul au bureau, de la menue monnaie est répandue un peu partout, comme par négligence ; « cependant que cet argent devait être scrupuleusement contrôlé. » Il allait encaisser des chèques très importants. « Je n'ai aucun doute maintenant que je devais être filé ». Lorsqu'il eut la caisse à tenir, il constate que dans des liasses de billets il y avait un billet de 50 fr. en trop et qu'un rouleau d'or marqué 500 fr. contenait environ 650 fr. « Pour donner le change à la surveillance étroite dont j'étais l'objet, ils feignaient une confiance aveugle dans mes règlements de comptes, et mélangeaient sans compter ma caisse avec la leur, ce qui me faisait croire qu'ils n'avaient aucun contrôle de mes comptes. La vérité est que leur caisse était scrupuleusement vérifiée et qu'une simple soustraction leur fournissait l'exactitude de mes comptes. »

« Ils s'étaient enquis en réalité des moindres détails de ma vie privée et j'ai reconnu plus tard que certaines coïncidences n'étaient pas l'effet du hasard, comme je l'avais tout d'abord supposé. » N'aurait-il pas dû, « en raison d'anciens démêlés de famille », se méfier du cousin qui l'a présenté à MM. M... ? Comme il montrait son livret militaire qui contenait d'excellentes notes : « Nous connaissons votre cousin, il vous recommande, lui fut-il dit, et cela nous suffit. » Il n'a pas compris alors toute la portée de cette réponse. Pourtant devant l'insistance mise à lui demander pourquoi ses anciens patrons ne le reprenaient pas, « il eut l'intuition que sa faute était connue ». Il se croyait éconduit. « Mais lorsque je reçus la lettre m'informant que l'emploi que je sollicitais était à ma disposition, je con-

clus que je m'étais trompé et ne pensai plus qu'à oublier un moment d'égarement, et à racheter ma faute par une vie de travail et d'honnêteté. »

Vain désir de rompre avec ce passé : on lui donne deux collègues dont le nom rappelle celui d'employés qui travaillaient dans son ancienne maison ; il en retrouve un autre qui y a lui-même été occupé et un quatrième dont le bureau était alors situé à l'étage au-dessous. MM. M... prirent un commis du nom de Blanc « et ils se plaisaient à faire entendre ce nom à tous propos, pour faire une allusion que je ne comprenais pas à ce moment ». Par antithèse il y avait un jeune nègre dont il fit la connaissance au restaurant. « Je suppose que ces Messieurs l'avaient fait venir tout exprès pour établir une relation entre mon état d'âme et la race de ce jeune homme. »

Puis ce sont « des insinuations douteuses » du personnel. « Il y en a qui occupent des emplois et qui ne le méritent guère. » « Le désagrément du commerce c'est que souvent on tombe sur des employés qui vous volent. » « Il ne faut jamais dire que l'on n'aura pas besoin d'être en rapport avec la justice. » Sous couleur de lui reprocher son manque d'énergie, le patron lui dit : « C'est un gendarme qu'il faudrait ici. » Parmi les employés qui l'entourent il y en a un qui a fait ses 28 jours dans les gendarmes. « Nul doute que cet employé n'ait été placé intentionnellement près de moi. » Dans une discussion un contremaître lui répond : « M. L..., vous n'êtes pas honnête, » ce qu'il avait pris d'abord au sens de « pas poli ». Maintenant, il voit l'allusion. Il entend un jour son patron traiter quelqu'un de voleur. C'est une scène arrangée, « sans nul doute, à son intention ». Des petits faits dont il ne se cachait pas, comme d'employer quelques timbres pour sa correspondance ou de garder pour sa collection des cartes illustrées, MM. M... n'ont-ils pas insinué que ce sont des actes malhonnêtes. Ils l'ont mis pour différentes affaires en rapport avec le commissaire de police à seule fin « de créer des allusions à son égard, de le faire observer et éprouver ». D'une scène à laquelle il assiste il retient cette phrase : « Enfin le moment est venu où tu vas expier tes crimes. »

C'est à qui cherchera à le ridiculiser. Le secrétaire du commissaire l'interpelle ironiquement. « Connaissez-vous Crétin ? » « Cette affaire, pense-t-il, n'était que fictive pour permettre par allusion de me traiter de crétin. » On lui fait retourner une lettre remise

par erreur à ses patrons et destinée à MM. Malin pour « insinuer sans doute que les agissements dont il est la victime sont très malicieux ». Le représentant d'une maison de commerce lui fait cadeau d'une boîte échantillon d'amidon, « insinuation qui consistait à me dire que je pourrais l'utiliser pour me blanchir ». Un autre, abusant de sa timidité, l'accable de questions « avec une verve étourdissante » qui fait la joie des employés. Il est persuadé que ses patrons l'ont fait suivre un jour qu'il allait s'acheter un pardessus. « Le commis m'en présenta un beaucoup trop étroit que je pris néanmoins sur ses instances. MM. M... ont voulu ainsi me ridiculiser aux yeux de tout leur personnel et de leurs relations, car je l'avais acheté tout exprès pour le mettre le lendemain à l'enterrement de M^{me} E. M... Certains employés me complimentèrent ironiquement sur la coupe de mon pardessus et J... arriva en retard pour attirer l'attention, affublé par contraste d'un pardessus beaucoup trop long. Dans la maison du M. C...house, il me fut remis un calendrier éphéméride dont les maximes ont été certainement choisies et composées à mon intention. »

Attaqué dans son honneur et son amour-propre, il est également persécuté dans sa santé, dans sa sensibilité morale. Plusieurs fois, en hiver, ses patrons le retiennent dans leur bureau surchauffé, de telle manière que, rentrant dans le sien, il est saisi par la différence énorme de température. Deux fois il a eu un commencement de congestion et a dû rentrer chez lui, s'aliter. « Je me souviens même qu'ils envoyèrent le soir mon cousin chez moi prendre de mes nouvelles. Cette démarche hâtive démontre tout l'intérêt qu'ils prenaient à mon malaise. » Souvent aussi, « n'ignorant pas que j'étais très émotif, ils firent simuler des explosions de la machine à vapeur placée à proximité des bureaux. Un soir, un ouvrier fut trouvé inanimé dans la cave et je ne suis pas éloigné de croire que c'était un simulacre ».

Toute sa vie intime va y passer : ce qu'elle comporte de chagrins, de soucis, d'embarras, de tentations ou de fautes, il le traduit instantanément en un système d'allusions perfides et de persécutions savantes, dont il impute la responsabilité à son entourage.

Les craintes qu'il éprouve à la mort de sa mère pour sa propre santé le décident à solliciter de ses patrons qu'ils l'adressent à leur médecin. Ils le renvoient à une consultation d'hôpital. Dès ce

moment il sait que penser « de la soi-disant sympathie qu'ils paraissent lui témoigner ».

Plus tard, « il leur confie son désir de se créer par le mariage une nouvelle famille ». Il y est encouragé par une augmentation de traitement. Le voilà père de deux enfants. « MM. M... devaient souhaiter que ma famille s'accrût encore davantage pour augmenter en même temps les difficultés de la vie. Leur attente étant déçue ils jugèrent le moment favorable pour le dénouement de l'œuvre qu'ils avaient préparée. »

C'est alors qu'ils le mettent à la tête du personnel comptable. « Mais ils devaient me rendre ma tâche très difficile, en me ridiculisant auprès des employés que j'avais à diriger. Certains propos ironiques de certains employés confirment cette hypothèse. « Ces Messieurs sont vraiment heureux de vous avoir. Si vous partiez je ne sais vraiment comment le bureau marcherait. » « Votre avenir est certain dans la maison. Ces Messieurs vous ont en grande estime et en grande confiance... »

Les difficultés de sa charge lui paraissent accrues à plaisir. « MM. M..., ont dû inviter certains voyageurs et clients à former des réclamations tout exprès pour obstruer mon service, pour me décourager et faire que je m'avoue incapable de rester à ce poste. »

S'étant laissé aller à une infidélité conjugale, il croit à une manœuvre infâme de ses ennemis. « Je vais même jusqu'à supposer que MM. M... ont été les instigateurs d'aventures fâcheuses qui me sont arrivées pour pouvoir porter atteinte à ma moralité. Deux employés avaient su capter ma confiance, par une comédie hypocrite, et se rendre très familiers avec moi. Nous déjeunâmes ensemble dans un restaurant où un de mes cousins avait des acointances. J'étais encore une fois tombé dans un guépier. Des femmes vinrent comme par hasard à notre table et mes deux collègues cherchèrent visiblement à m'entraîner dans des familiarités qui pouvaient être compromettantes. L'un d'eux avait souvent cette répartie. « Il vaut mieux ne vivre que jusqu'à 30 ans et bien vivre » insinuant que ce devait être la limite de ma vie par suite des événements qui se préparaient contre moi et que j'étais loin de soupçonner ». « Je pourrais, continue-t-il, donner tout le détail de ces aventures pour prouver le rôle joué par chacun et le but cherché... J'eus alors comme l'intuition que ces gens cherchaient

à me perdre... Je pris la résolution d'en faire la confession à ma femme et à mes parents, qui du reste devant mon repentir sincère m'ont accordé leur pardon. »

Dépités de n'avoir pu détruire sa vie de famille, ses persécuteurs redoublent d'acharnement et vont l'acculer à d'autres extrémités. A bout de forces, il songeait à quitter sa place. Mais « en outre de ce qui se passait à la maison un service parfaitement organisé fonctionnait de la façon suivante. Dans la rue, au restaurant, en chemin de fer, en tramway, enfin partout où j'étais susceptible de me trouver, j'entendais des conversations entre ouvriers ou personnes quelconques dont le but était certainement de m'offenser et m'insulter. C'est ainsi que je me rappelle ces différents propos : « Il y a 3 mois que je ne travaille pas, c'en est pas drôle, si encore j'étais seul, mais j'ai une femme et deux enfants à nourrir » ; puis des histoires de gens qui occupaient de belles situations et qui pour leur mauvaise conduite et des actes malhonnêtes étaient congédiés et poursuivis. Au restaurant, un ouvrier me fit un jour cette réflexion : « Ne vous mettez pas à côté de moi, vous pourriez vous salir. » D'autres disaient : « Il va bientôt aller à l'ombre à la campagne, s'il a un faible pour les haricots et les lentilles, cela tombe bien... »

N'y pouvant plus tenir, mais voulant « éviter toute explication avec des patrons qui avaient eu de tels agissements », il fait donner sa démission par son beau-père. Du moins pensait-il avoir un certificat « en rapport avec le mépris qu'il avait si bien su leur inspirer », ce qui m'aurait permis, dit-il, de leur demander des explications. Déception : « le certificat était conçu dans les meilleurs termes pour masquer les agissements dont j'étais victime et m'empêcher ainsi absolument de m'en défendre. »

Suit une période « de surexcitation nerveuse » et d'épuisement, le médecin ne lui promet d'amélioration qu'à la condition « d'oublier complètement ce qui s'est passé ». « J'en avais la ferme résolution. Parfois je me refusais à croire que j'avais été abusé dans de telles conditions et j'attribuais ces pensées à mon état maladif. Malheureusement, je retombais vite dans la triste évidence et j'ai la conviction que MM. M... n'ont pu abandonner si facilement leur proie, et que je dois être leur victime jusqu'au bout et partout où j'irai. »

Pendant sa maladie, ce sont deux jeunes gens du bureau qui

viennent, sur l'ordre du patron, sans doute, connaître son état d'esprit, lui raconter qu'un employé s'est rendu coupable de détournements... Il ne veut plus s'occuper de cette maison et cherche ailleurs du travail. Mais c'est en vain qu'il essaie de se dérober à cet implacable destin : par un sentiment croissant d'impuissance il se confinera toujours plus désespérément dans la résignation et dans le silence ; parfois il essaiera de dépister ses persécuteurs ou de prévenir les inconnus du complot qui l'étreint ; il arrivera qu'un brusque éclat révèle le paroxysme de son irritation et de sa détresse, il n'en sera dans la suite que plus attentif à se contraindre et à se taire.

Son journal contient une liste très longue de restaurants d'où il lui a fallu successivement disparaître pour échapper aux mauvais procédés : purée de pommes de terre pleine d'émail de casserole, viande dure, bifteack qui sent mauvais, saucisse exécrable, bouteilles ébréchées, fourchette abîmée. Le garçon fait exprès de ne pas le servir. Un client trouve spirituel de lui faire tomber un chapeau dans son assiette. Il n'y a jamais de place aux porte-manteaux. Le patron retourne sa monnaie avec défiance. « Par un jeu piquant il s'ingéniait à me rendre des pièces de 0,50 et de 0,25 et aussi des sous abîmés ou mauvais ». Comme un jour il était embarrassé dans des chaises, la patronne insinue. « Vous étiez pris, vous étiez en prison. » Elle lui dit une autre fois en lui désignant deux fumistes : « Vous pourriez vous salir, mettez-vous par ici. »

De ses voisins il entend mille réflexions qui répondent trop exactement à ses inquiétudes secrètes pour ne pas être des traits et des perfidies : « Vous êtes jeune et je ne vous souhaite pas ce qui m'arrive... Racontez-moi vos malheurs... J'ai un ami qui souffre depuis six mois sans espoir de guérison, à sa place je me logerais une balle de revolver dans la tête. » Des ouvriers déclarent en se levant : « Il faut aller travailler, ce n'est pas le grand courage que nous avons, mais le grand besoin. » Un consommateur répond à un mendiant : « Je ne puis vous donner, bientôt je serai obligé de faire comme vous. »

Plaisanteries sur la misère, sur les voleurs, les apaches et sur l'amour ne tarissent pas. Un camelot en s'installant en face de lui demande : « Cela ne vous dérange pas ? vous verrez une gueule de singe, cela ne vaudra pas une jolie femme, » et au moment de tirer sa loterie il lui donne un carton de plus en disant : « Voilà

pour le père de famille. » « Il se trouvait un jeune peintre qui dans ses conversations se plaisait à me parler de gens de mauvaises mœurs, de leurs coutumes, de leurs manières, etc. ; je ne doute pas qu'il voulait certainement faire des insinuations malveillantes. » Il doit subir un jour le tête à tête d'une femme coiffée d'un extravagant chapeau. On veut lui vendre des cartes obscènes, du savon. Un cache-pot représentant une tête de porc orne le comptoir « et tout le monde s'ingénie à y faire de constantes allusions de peur que je ne l'aie pas vu ». Un perroquet à la porte d'un restaurant, c'est pour lui rappeler celui qu'il a eu chez ses parents.

Il se sent parodié de mille façons. Deux dames étrangères avant d'entrer emploient la même manière hésitante qu'il avait eue et certainement pour y faire allusion ; un client insiste : « Avez-vous remarqué ce regard inquisiteur ? » Quelqu'un se plaint d'avoir une serviette dure, motif pour lequel il vient de quitter une autre maison. Il entend dire à ses côtés : « Je n'aime pas à changer de restaurant, surtout quand on est bien. »

Sitôt qu'à de pareils indices il reconnaît qu'il est signalé quelque part il ne revient pas. Pour plus de sécurité il demande à des collègues s'il peut les accompagner, ou pour dépister au contraire ses persécuteurs il entre n'importe où, au hasard. Toujours déçu il change de quartier : « Vous partez déjà, lui dit un jour le patron, il est vrai que vous travaillez loin. » Désespéré de ne pouvoir échapper à ces allusions perpétuelles il décide de prendre les devants : « J'informai le restaurateur de m'avertir si quelqu'un venait lui parler de moi, et je lui montrai mes certificats. Hélas ! il faut croire que mes ennemis sont bien puissants pour que je n'aie pu obtenir une preuve par ce moyen ! »

Au bureau naturellement la vie lui est rendue tout aussi intolérable.

« Depuis que je suis dans cette maison, j'ai acquis la certitude que mes nouveaux chefs n'étaient que les instruments de mes anciens patrons, pour continuer l'œuvre commencée chez eux et interrompue par mon départ, en un mot qu'il existe entre MM. M. et la société où je suis des accointances étroites et qu'en entrant dans cette maison je suis tombé dans un nouveau piège. » Les allusions à sa vie, à sa santé, à ses mœurs, à son honnêteté fourmillent. En s'installant, la première chose qu'il voit dans son tiroir, c'est une bouteille de Br. et une boîte de menthol : « Ayant

demandé à mes nouveaux collègues des explications à ce sujet, ils me répondirent que ces médicaments appartenaient à mon prédécesseur. Mais je compris que c'était une allusion aux médicaments dont j'avais coutume de faire usage. » Dans les conversations reviennent le nom des endroits où il est allé récemment. Un collègue dit l'avoir aperçu la veille à Saint-Ouen, au marché aux puces. « Du reste je suis sûr que tous mes faits et gestes sont épiés et que je suis espionné. » Un graphophone rappelle un air entendu le dimanche au parc de Saint-Cloud : « Mais celui qui revient le plus souvent est celui du Toréador de Carmen : l'amour t'attend. » Ses voisins chantonnent : « Ça ne vaut pas l'amour. » Quelqu'un murmure : « Il a une gueule de miché. » « Ne faites pas la noce avec », lui dit un auxiliaire, dont il doit toucher la journée en même temps que la sienne « et surtout pas de mauvaises pièces ». Deux joueurs à ses côtés se traitent de voleurs et un chef de service à propos d'une réclamation s'écrie : « C'est encore une histoire de voleur. »

Il n'y a pas de tracasseries qu'on ne lui fasse pour compliquer sa besogne.

Ses dossiers sont mis en désordre et c'est à ce moment qu'il doit fournir un renseignement ; on lui fait chercher pendant très longtemps une facture qui est dans les mains d'un autre employé. Il entend dire : « C'est un crétin... Il travaille en amateur... Il ne sait rien faire... Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse avec ses gosses ? » « Jusqu'aux chefs qui sur mon passage avaient des ricanements significatifs. » Mais comme un employé affectait d'en faire autant, « agacé je lui demandai pourquoi il me regardait toujours avec cet air de curiosité ». Il me répondit : « Je vous contemple. » Je lui fis remarquer qu'on contemplait des monuments, et un autre de répondre : « Je vous contemple comme un spécimen rare de la race humaine. » Je lui demandai avec instance le sens de ses paroles, mais il se refusa à toute explication, ce qui me fit lui dire : « On ne prononce pas des paroles qu'on n'a pas le courage d'expliquer. »

D'autres incidents montrent bien que les allusions et les vexations, dont il se plaint, ne sont pas toutes imaginaires. Un jour ne voit-il pas dessiné sur ses papiers un oiseau volant vers une maison où s'inscrit en grosses lettres « Charenton ». S'il lui arrive parfois de reconnaître d'une de ses interprétations qu'elle

est invraisemblable, il saura toujours s'appuyer sur l'authenticité de pareils faits pour affirmer que dans l'ensemble son système est indubitablement vrai.

Dès lors il désespère de pouvoir un seul instant échapper à ses persécuteurs. « Je dois subir leurs injures et leurs tracasseries sous peiné de me trouver sur le pavé. » Une petite voiture attelée d'un âne, un corbillard, un nègre, un Chinois sont des rencontres dont il s'offense. Chaque jour il dresse l'inventaire des allusions les plus récentes et les plus cruelles, listes bizarres qui ne peuvent avoir de sens que pour lui : « Famille — Chine — ce matin thé — Octave — soupe chaude — tante... » Un jour sa femme fait effort pour lui remettre sa cravate en place ; instantanément il se représente la série « ça tire = Satyre = Soleilland ». Une homme passe près de lui et crache, il le joint aussitôt, crache et se laisse dépasser, l'homme crache encore, il le rattrape et crache de nouveau, ripostant avec acharnement tant que ce manège finit par l'entraîner loin de sa propre route.

Il a eu des réactions plus dangereuses. En juillet 1907 et février 1908 il a été sur le point d'étrangler sa femme la nuit, après une insomnie pleine de désespoir. Bien qu'il se défende encore de croire à la complicité des siens, le cercle des inimitiés semble se resserrer sur lui. Il n'en devient que plus réticent. Chaque fois qu'il a rompu le secret de son délire, une déchéance nouvelle s'en est suivie. Il a déjà perdu la prime qu'il touchait régulièrement chez ses patrons. « C'est fini, dit-il, je ne dépasserai plus ce salaire. Voilà à quoi on m'a réduit. » Cette obsession continuelle a bien pu diminuer ses aptitudes professionnelles, l'intelligence reste lucide, la mémoire exacte. Il n'y a aucun trouble de la perception, pas le soupçon d'une illusion.

Il ne saurait y avoir beaucoup d'exemples d'une telle abondance d'interprétations. Pourtant M. BENON (1) a récemment publié le cas d'une femme qui, à la suite de certains revers de fortune, reconnaissait dans tout événement une allusion à son passé, une manifestation d'hostilité ou d'intérêt. Ce sont toujours des propos entendus par hasard et que

(1) BENON, *Arch. de neurologie*, nov. 1907.

le malade croit à son intention ; des chansons, un mot qui lui rappellent une circonstance particulière ; des gestes, une simple rencontre ; ou bien il se voit le jouet d'une comédie qui suppose des acteurs si nombreux, une complicité si étendue, un tel prodige d'organisation pour aboutir à la plus futile des insinuations que rien n'est plus invraisemblable. Ce luxe de preuves, témoignages, déductions et conclusions, tout cet appareil de raisonnements que le malade croit irréfutables rend plus sensible encore la décadence et l'abolition de ses facultés critiques.

Affranchie de tout contrôle, irréductible, sa conviction domine l'ensemble de ses opérations mentales. A défaut d'arguments, l'intuition lui suffit. C'est en effet une évidence tout intime qui se propage à l'existence entière : certains faits qui s'étaient produits sans éveiller l'attention, s'éclairent ; d'indifférents et de fortuits qu'ils avaient paru ils deviennent intelligibles et s'ordonnent logiquement sous l'unité d'une même explication, dans le système d'une hypothèse que rend irrésistible l'apport continu de preuves et de confirmations répétées ; car rien n'apparaît plus que sous ce rayonnement morbide d'une personnalité qui se projette en toutes choses et s'y retrouve.

J.-J. Rousseau se reportant aux belles années de sa jeunesse écrivait : « ... plein de santé, de sécurité, de confiance en moi et aux autres, j'étais dans ce court mais précieux moment de la vie où sa plénitude expansive étend pour ainsi dire notre être par toutes nos sensations, et embellit à nos yeux la nature entière du charme de notre existence. » Il suffirait de remplacer dans cette formule certains termes par leurs contraires pour avoir un clairvoyant aveu de la folie dont a souffert ce grand paranoïaque. De même le malheureux employé qui se croit persécuté par ses anciens patrons : remords, inquiétudes et scrupules, c'est tout le secret de ses pensées, son être intime qu'il objective et c'est par des réalités exté-

rieures, par les manœuvres d'autrui que se croit accablé cet homme hésitant, timide et soucieux de sa santé, ce chef de famille craintif, ce commis susceptible et méticuleux.

De l'attendrissement sur son triste sort, c'est tout ce qui traduit l'autophilie chez ce déprimé.

Mais suivant leur complexion morale et psychique, leurs habitudes et la forme de leur délire, d'autres malades peuvent avec ardeur et ténacité répondre aux persécutions par des actes. La transition devient nette quand se manifestent par exemple des idées de jalousie.

Erotomanie. — Délire de jalousie.

OBSERVATION III. — Marie B... âgée de 30 ans, entre salle Erasme le 9 fév. 1908. Son père, cultivateur, est mort, à 57 ans, d'apoplexie. C'était un grand buveur d'eau-de-vie, dont la mère, après une existence mouvementée, était morte à 40 ans.

Sa mère, très lente dans tout ce qu'elle faisait, « de caractère simple et naïf », eut à 15 ans un enfant naturel, une fille aujourd'hui veuve et mère de 4 enfants ; deux sont morts de méningite.

Marie B... née à terme, réglée à 13 ans, fut élevée à la campagne. Intelligente elle obtient son certificat d'études primaires. A 13 ans elle entre en service chez une tante. A 15 ans, elle vient à Paris se placer. Elle n'est pas malheureuse, mais doit au bout de 3 ans prendre quelque repos chez ses parents. Elle fait alors la connaissance de celui qu'elle ne pourra épouser qu'après son service militaire accompli. Dans l'intervalle, elle a une tièvre typhoïde très grave et délire beaucoup. Elle continue ensuite à souffrir de l'estomac et pendant deux ans ne se nourrit que de lait et d'œufs.

De caractère doux, sérieux, ombrageux, elle est très pieuse.

En 1900, son mariage la ramène à Paris. Elle ouvre un petit atelier de couture. Mais la vie du ménage reste gênée et difficile.

En 1901 elle a une première fille bien portante, en 1903 encore une fille qui reste chétive ; en 1905, nouvelle grossesse attristée par la maladie du 2^e enfant et par le manque d'argent ; elle accouche difficilement d'une fille qui a subi une grosse bronchite, se

porte bien maintenant, mais qui ne marche pas encore à 2 ans 1/2.

Dès cette époque, les voisins remarquent qu'elle devient plus sauvage et plus taciturne, elle ne veut plus sortir qu'à la tombée du jour. Parfois elle tient des propos étranges, disant qu'on la méprise et qu'on se moque d'elle. Son mari ne s'aperçoit de rien, la voyant très peu, seulement aux heures des repas. Les nuits sont calmes. Mais elle se plaint de son estomac, de ses règles, qui ne reviennent que tous les deux mois. Elle maigrit, ne présente aucun signe de tuberculose.

Un jour elle sort de sa chambre et dans l'escalier invective les voisins disant « qu'on lui transmet des pensées », « qu'on l'ensorcelle », qu'on veut la faire mourir. Le soir, elle est très calme et son mari ne s'inquiète que de son air fatigué. Mais le lendemain à peine est-il reparti qu'elle fait une scène plus violente que la veille ; elle va étrangler ses enfants si on continue à lui faire des misères. Averti, le mari la trouve dans un état d'agitation extraordinaire, il l'amène à la Salpêtrière.

La malade est enceinte de 6 à 7 mois ; l'examen physique ne révèle rien d'autre, sinon quelques taches érythémateuses sur la face interne de la jambe gauche. Une éruption assez analogue se serait durant deux mois étendue à tout le corps. Quelques ganglions petits et durs le long du bord postérieur du sternocléido mastoïdien, surtout à gauche.

Le visage est fatigué, l'air anxieux. Elle dit bien son nom, son âge. Elle répond que nous sommes en 1907, mais reconnaît aussitôt qu'elle s'est trompée : « oui, oui, nous sommes en 1908, je le savais bien, mais depuis quelque temps j'ai la tête si fatiguée que je l'avais oublié. » Elle sait que la Salpêtrière est faite pour les folles, elle ne croit pas être folle. « J'ai raconté des histoires qui ne tiennent pas debout. C'est l'exacte vérité. On m'a comédisée. »

Dans le service, la malade garde l'air anxieux ; elle est très docile, ordonnée, soigneuse, travaille assez souvent à l'aiguille, mange avec appétit, ne s'intéresse pas à ce qui se passe autour d'elle, cause peu avec ses voisines.

Mais interrogée sur les événements qui ont déterminé son internement, elle se lamente, répond avec abondance et volubilité. Sa conversation est pleine d'incidentes ; sans cesse tron-

qués, les développements s'entremêlent. Elle s'interrompt parfois pour dire. « Je suis fatiguée de penser » ou bien : « Qu'est-ce que je dois supposer ? » Ce désordre apparent tient à l'extrême vivacité des émotions. La pensée reste cohérente et les idées sont bien systématisées.

En 1905, elle conduisait sa petite fille au dispensaire pour une fistule, avec écoulement, consécutive à un phlegmon de l'orbite. Un peu plus tard, elle se fit panser elle-même, souffrant d'un abcès au sein. « C'est le médecin du dispensaire, dit-elle, qui est cause de tout ce qui m'est arrivé. » Il a commencé par l'effrayer sur l'apparence malingre de ses enfants. Il s'est enquis de sa santé et de celle de son mari « d'une façon propre à l'impressionner ». Quel était son but ? L'affoler, lui faire comprendre que son mari n'en avait plus pour bien longtemps. Par la manière dont il lui remettait les tampons d'ouate, il essayait de lui faire sentir qu'elle était pauvre. Il s'arrangeait pour lui toucher les mains, quand il lui prenait ou lui rendait les objets ; il lui frôlait les cheveux ; il lui a marché sur le bout des pieds ; une fois il s'est incliné très bas, ce n'est pas naturel de saluer aussi bas.

Une voisine l'avertit qu'il passe devant la maison. Elle le reconnaît en effet les jours suivants ; quelquefois il mettait une fausse barbe. C'est un homme d'aspect sympathique. Sa voisine se met à soigner sa toilette. Elle en souffre ; mais c'est bien elle que le médecin recherche. Une fois elle le rencontre à la station du tramway ; elle baisse les yeux et il n'ose pas l'aborder. Un soir elle attendait son mari au train, quand elle aperçoit quelqu'un se dressant sur la pointe des pieds, un paquet à la main, comme s'il voulait le lui donner. Il ressemblait un peu au médecin, dans l'obscurité elle n'a passé bien reconnaître ; il était d'allure plus vive et plus agitée. Elle ne doute pas cependant qu'en personne ou par un intermédiaire le médecin n'ait voulu lui faire un cadeau. La voyant se détourner, l'homme s'est esquivé.

Mais peu à peu elle s'aperçoit que tout le monde, jusqu'à son mari, est intéressé à la chose, « un intérêt d'argent, sans doute », bien qu'elle « imagine difficilement, que le médecin soit assez riche pour les soudoyer tous ». Ses voisines ne cessent de lui faire entendre qu'à sa place elles sauraient bien se tirer de la gêne, qu'elles n'hésiteraient pas, et son mari a dit devant elle : « Ah ! quand on le peut c'est bien bête de ne pas consentir. » Une autre fois

c'est un médecin qui la désapprouve d'avoir laissé à l'hôpital un de ses enfants, car les soins y sont mal donnés. « Pourquoi, je vous le demande, de tels reproches? Il sait bien que je ne suis pas assez riche. » Une nuit, à travers la cloison, elle entend cette horrible proposition : « Veux-tu qu'on t'en débarrasse? Veux-tu qu'on le tue, ton mari? »

Puis, paraissant avoir perdu tout espoir de la séduire, son persécuteur s'efforce « de la déconsidérer en la faisant comédier de toutes les manières ». Dans la cour, les ménagères à qui elle se plaint du bruit qu'elles font ricanent. « Ah, Madamen'aime pas le bruit. Elle n'a pas fini d'en voir. » On lui a fait alors des choses extraordinaires. « J'entends, en quelques instants, des conversations de plusieurs minutes, » les événements les plus terrifiants se présentent à sa pensée, par exemple que son père est tué. Il lui est arrivé dans la journée, mais jamais dans le calme du soir et de la nuit, de saisir des mots qui semblaient nettement prononcés malgré leur excessive rapidité. « On te comédise, une mauvaise mère; on te comédise, une salope; on te comédise, une vache; prends garde à qui te comédise », et je leurs réponds. « Eh! eh! oui, j'ai eu un amoureux. C'est par là que vous me tenez. Mais laissez-moi tranquille, j'ai assez souffert. »

Les autres peuvent donc savoir ce qu'elle pense. Ils lui ont dérobé un secret qu'elle avait toujours gardé pour elle toute seule, le secret d'une défaillance. A 17 ans, étant en service à Paris, elle a eu des rapports avec le cocher de la maison. Abandonnée elle en a été malade, elle est retournée au pays, où bientôt elle fit la connaissance de son futur mari. Il l'a aimée avant de partir au service. C'est un insouciant, sans beaucoup de tête et qui n'a pas de discernement. Comme il promettait de l'épouser elle s'est livrée — le moins possible — mais assez pour lui interdire plus tard tous soupçons et tous reproches. Elle a toujours été pour lui ce qu'elle devait être. Elle a eu de lui des enfants.

Mais, depuis les assiduités du médecin, elle a remarqué un changement dans son attitude. « Sans doute il est complice, presque sans le vouloir. Je ne sais pas ce qui se passe dans cette tête-là. « Il est vraiment au-dessous de son âge. Toujours prêt à suivre les avis et à servir les combinaisons du dernier qui lui a parlé. Il n'est pas douteux qu'il m'a comédisée lui aussi. » « Si jamais je pouvais penser que tu m'as trompée, lui a-t-il dit, je ne sais pas

ce que je te ferais... » « Expliquez-moi aussi pourquoi, me voyant un jour triste et anxieuse, il s'est approché et m'a dit en me caressant : « Va, ne te fais pas de peine. Nous n'en avons jamais eu ni toi ni moi. » A-t-il pu deviner tout seul qu'elle pensait justement à son ancien amant ? Elle en a éprouvé sur le moment une vraie terreur et lui s'est senti si gêné qu'il est passé dans la pièce à côté. Mais, circonstance plus étrange encore : allant voir sa petite fille à Bretonneau, elle aperçoit un enfant qui ressemblait à son mari. A son retour elle ne peut s'empêcher de lui en faire la remarque. « Et toi, répond-il, qu'allais-tu faire dans la chambre de bois ? » C'était lui rappeler brutalement son premier amant qui souvent sciait du bois. « Je ne puis entendre parler de bois sans croire à une allusion. Je suis sûre qu'il est au courant de mon passé. Qu'il s'explique ! Questionnez-le doucement en ma présence. »

C'est d'ailleurs à tout instant qu'elle saisit des mots à son intention, dans l'escalier, dans la cour et partout : « Va-t-en voir là haut » dit-on, ou bien il s'agit d'une chaise rembourrée, tous détails qui se rapportent exactement aux circonstances de sa faute. Ce sont des imputations grossières : des passants, qu'elle n'avait jamais remarqués, affectent de marcher les jambes écartées, en la regardant, en la désignant du geste. Elle n'a jamais eu de maladies honteuses, c'est une calomnie. Dans sa rue, il y a maintenant un défilé continu de gens qui essaient de la comédier. Des personnes sont venues devant sa porte, ont parlé de « Dieu » et de « Croix ». Est-ce naturel ? Un jour elle a vu un pain enveloppé dans un torchon. « C'était pour me reprocher ma communion, » car elle a fait une communion sacrilège ; le curé du village avait eu un enfant, elle n'a pas voulu se confesser à lui, elle a communiqué sans confession en demandant pardon à Dieu du fond du cœur, elle voulait aller se confesser à Paris « proprement ».

Que devait-elle faire ? Elle n'a pas voulu « aller au commissaire ». Un Monsieur qui passait tous les jours devant chez elle pour la compromettre lui a fait comprendre qu'elle devait écrire au médecin. Elle a écrit 3 fois. Un jour on lui a fait au dispensaire une comédie de suicide avec des tableaux et des gestes. « Pourquoi ont-ils fait ainsi ? » dit-elle en portant l'extrémité de l'index sur une de ses tempes ?

Depuis qu'elle est à la Salpêtrière, les persécutions ont cessé. Elle en est reconnaissante à ceux qui l'ont mise à l'abri. Mais elle

s'ennuie d'être loin de ses enfants. « Peut-être, finit-elle par céder, y a-t-il de petites choses que j'ai mal comprises; mais que voulez-vous? Avec une comédie pareille, on peut se tromper sur une chose ou sur une autre. » La conviction d'ensemble reste inébranlable. « C'est le médecin du dispensaire qui est cause de tout. Il a sans doute éprouvé de l'affection pour moi. Comme il n'a pas réussi, il a fait une vengeance, bien lâche en tous cas! Mais il doit m'avoir oubliée. » Elle voudrait partir et s'occuper de ses enfants.

Elle obtient une sortie d'essai qui est rendue huit jours après définitive, sa conduite ayant été normale. « Les voisins ont eu tous les égards qu'il faut, ils ont été délicats et polis. » Celui qui s'efforçait de l'affoler le plus a démenagé. Elle n'est pas sûre pourtant de ne pas l'avoir vu reparaitre dans la maison. « Je veux me dire que je me suis fait des idées. J'ai attaché trop d'importance à ce médecin qui me paraissait sympathique. Certainement, avec ses manières, il a essayé de me plaire, il serait devenu plus hardi. » Ce qui l'a désolée c'est de voir cette affection rendue publique. « Je ne me suis pas trompée du tout. Quand j'ai vu la jalousie de certaines personnes, j'ai bien compris. J'ai eu du mépris, on m'a prise pour une orgueilleuse... Mais tout cela des hasards?... On a essayé de me comédier, c'est sûr, sûr, absolument sûr. »

Sa certitude d'avoir été persécutée demeure donc entière. Mais elle n'éprouve plus ces crises anxieuses qui avaient rendu l'internement nécessaire. De tels accès sont loin d'être rares. Il n'y a presque pas d'observations qui ne montrent que le début et les paroxysmes de cette psychose constitutionnelle répondent le plus souvent à quelque trouble de l'affectivité ou de la santé.

C'est peut-être aux fatigues d'une grossesse fort avancée que le délire doit d'avoir pris soudain cette forme obsédante. Idées terrifiantes et menaces semblent lui avoir parfois résonné véritablement aux oreilles, mais il s'agit plutôt d'illusions que d'hallucinations. Ces voix ne se produisent qu'au milieu du bruit et cessent complètement la nuit. Il suffit d'une parole

quelconque, d'un mot, d'un simple son, pour faire écho à ses pensées intimes, leur donner comme une existence extérieure et une origine étrangère.

C'est depuis longtemps déjà qu'elle assiste à la fuite de sa conscience. Elle a vu les gestes de son entourage divulguer ses soucis, ses affections, le souvenir secret d'une faute. Jusqu'à ses résolutions, qui lui paraissent suggérées par autrui : elle a compris, en voyant passer un inconnu, qu'elle devait écrire à son persécuteur, et l'idée du suicide n'a effleuré son esprit qu'en se jouant devant elle. Par ses réactions, elle reste une victime et n'a pas de défense. Mais son anxiété tient à la jalousie non moins qu'au remords. Elle n'a pour son mari que de la condescendance et du mépris. Elle est tout entière au sentiment qu'elle s' imagine avoir inspiré. Amour et scrupule, orgueil et mysticisme expliquent son délire, qui est à l'image de son tempérament psychique et de sa constitution morale.

C'est également au développement de leurs tendances natives que d'autres malades doivent de ressembler davantage aux revendicateurs, quérulants ou persécuteurs.

OBSERVATION IV. — Philomène C..., 36 ans, est amenée, le 12 octobre 1907, à la Salpêtrière, après avoir dérobé à son mari des actions au porteur et tenté de s'enfuir avec ses deux enfants. Elle voulait les soustraire à des menaces de mort.

Son père, cultivateur, est mort, à 33 ans de la poitrine. Sa mère, âgée de 58 ans, est bien portante. Un frère est mort en bas âge. Elle a trois sœurs plus jeunes. L'une est mariée, une autre, en service à Paris, a des crises nerveuses. La dernière, 22 ans, d'intelligence débile, n'a pu être placée et reste au pays à aider sa mère.

De santé délicate, Philomène C... a été à l'école jusqu'à 12 ans ; elle travaillait bien. Elle a ensuite été employée aux champs jusqu'à 18 ans, puis elle est venue se placer à Paris comme cuisinière ; elle a souvent changé de service. Mariée à 27 ans, elle a deux

petites filles âgées de 6 et 4 ans. Elle a fait deux fausses couches : l'une de 3 mois lors de sa 1^{re} grossesse, la 2^e à deux mois il y a un an. Il n'y a pas de syphilis, pas d'éthylisme, pas de stigmates physiques de dégénérescence. Elle a eu une pleurésie à 26 ans. Elle est sujette aux bronchites l'hiver.

Dès l'enfance, elle était triste, emportée, difficile à vivre. Elle fit une scène violente à son fiancé qui avait dit par plaisanterie qu'il préférerait épouser sa sœur. A peine mariée elle se brouille avec tous ses parents, et se montre d'une jalousie excessive. Elle reproche à son mari d'être amoureux de sa sœur, dont elle empêche d'ailleurs le mariage en accusant le fiancé de lui faire la cour. Nommée concierge après deux ans de ménage, elle prétend que son mari fait la noce avec toutes les bonnes de la maison. Un jour elle se jette sur lui pour l'éventrer avec un couteau. Les six années qu'elle garde sa loge sont remplies de scènes pareilles. Elle doit s'en aller après une querelle très vive avec une locataire. Elle commençait d'ailleurs à se sentir souffrante et fatiguée.

A cette époque, en effet, elle réussit à se faire avorter. Des métrorragies répétées l'affaiblissent. Les soupçons qu'elle a s'exaspèrent. Son mari doit avoir une liaison au ministère où il travaille. Des amis lui affirment qu'il n'y a pas de jeunes filles dans les bureaux. Elle s'y rend, en voit une dans l'escalier, va questionner les chefs de service.

Son mari la supplie alors de venir le chercher à l'improviste. Mais elle l'aperçoit sur le pont à côté d'une femme, qu'il fait semblant de ne pas connaître, ayant vu de loin sans doute la robe rouge de ses petites filles. Une amie, qu'elle avait chargée de surveiller toutes ces manigances, entre dans la bande de son mari. Un jour qu'elle avait comme tous les ans réuni ses connaissances à dîner elle entend une invitée dire : « Voici ma fille. » Elle comprend tout de suite. La petite est jolie. Pour l'épouser, son mari songerait-il à divorcer ? Elle s'aperçoit bien que, dans la maison, dans le quartier, on ne la regarde plus comme avant. On l'examine et quand elle passe on parle de choses indifférentes. Tout le monde est au courant des trahisons de son mari. D'ailleurs, elle s'en fiche : « Il y a des femmes qui sont assez bêtes pour marcher à l'œil. Il n'a pourtant rien qui puisse plaire. Il est tout desséché à force de mener cette vie-là. »

Maintenant elle comprend bien des choses. Il est revenu un jour

tout pâle d'un voyage avec leur fille, et elle raconte une scène étrange qu'elle ne se souvient peut-être plus d'avoir rêvée : il a dû être maltraité par une femme, dit-elle, qui l'a souillé d'ordures. Si sa petite fille ne lui avait pas léché les yeux il serait aveugle. Depuis il lui témoigne une affection qui n'est presque pas naturelle. Il la prend sur ses genoux, la caresse, mais sans doute ne fait pas de mal : « D'ailleurs, je lave et j'habille moi-même mes enfants tous les jours, je m'en serais bien aperçue. »

Son animosité et ses méfiances sont extrêmes : « Il est pire que le diable. Il a l'air doux, mais c'est un traître. Pendant un moment j'avais toujours la visite d'un commis-voyageur en café ; c'était lui qui me l'envoyait pour me faire séduire et obtenir le divorce. » Elle s'en est bien vengée, le jour où, durant son absence, elle fit brûler un cigare, de sorte qu'en rentrant le soir il ne savait pas qui avait pu venir. Elle lui répétait : « Ça t'embête, eh bien ! tu me fais assez souffrir, toi ! » et elle ajoute avec orgueil qu'il répondait : « Pourquoi me dis-tu ça ? » les yeux mouillés de larmes. « Il n'est pas bien malin, bien qu'il essaie de me tromper de toutes les façons. »

C'est ainsi qu'il prétend ne gagner que 150 fr. par mois. Mais peut-être la feuille qu'il lui a présentée est-elle fausse. Il est tellement avare. Il ne lui donne que quarante sous par jour et lui a reproché d'avoir acheté deux corsages en 7 ans. Il cache ses obligations. Elle le soupçonne de vouloir la déposséder d'une fortune. Jadis sa mère leur a remis des registres : « C'est indéchiffrable, il n'y a que des comptes et des choses de loi. » Mais elle l'a vu toucher à ses livres. Elle est sûre qu'il les a montrés à un homme d'affaires. Sans doute il y a moyen d'en tirer des richesses. Il veut d'abord se débarrasser d'elle par le divorce ou par la mort.

Elle sait qu'il a voulu l'empoisonner. Il l'a menée chez un médecin. Le pharmacien chargé d'exécuter l'ordonnance lui a demandé : « Connaissez-vous bien ce médecin-là ? » Et quand elle a pris la poudre que son mari versait lui-même dans de l'eau, elle a eu des éblouissements. Il est resté huit jours auprès d'elle sans aller au bureau ; puis il l'a fait espionner, il avait logé des agents de la sûreté dans la chambre voisine. Autour d'elle tout le monde disait qu'il voulait la tuer.

Elle devient alors très agitée, et pendant quelques jours ses idées paraissent assez incohérentes. Elle fait une scène à son mari et le

lendemain lui reproche d'avoir quitté son bureau et d'être maintenant de la Sûreté. Profitant de son absence, elle court chez un ami lui dire que son mari a quitté le ministère et qu'il a trois femmes, à un autre qu'il a un château et quatorze femmes. Elle répète à plusieurs voisins que son mari est très riche qu'il a un château, des femmes, qu'il fréquente des clubs, que sa sœur est assassinée, sa mère internée, qu'elle va partir à Genève. Enfin elle dérobe les économies du ménage, des titres au porteur, et veut s'enfuir avec ses deux enfants pour les soustraire à la mort.

A l'asile, elle est calme, fière et dédaigneuse. Elle se plaint du voisinage des folles. Elle voudrait être dans une maison payante. La nourriture est mauvaise, et la nuit elle ne peut dormir à cause du bruit. Elle affiche de grandes prétentions. Il lui faudrait un bel intérieur, elle aimerait une existence luxueuse. Son mari n'est pas l'homme qui lui convenait, il ne la comprend pas. Il est intéressé, manque d'idéal, cause avec tout le monde, ce qu'elle ne peut supporter, car elle a de la dignité.

Elle ne craint pas le divorce, elle insiste au contraire pour savoir si son mariage n'a pas été truqué, s'il est valable. Qu'on aille vérifier à la mairie de Levallois. Il lui semble que, signant après elle sur le registre, son mari a pu inscrire un nom quelconque ; l'extrait de naissance qu'elle a fourni était peut-être faux.

Un jour elle déclare qu'elle est de naissance illustre. Jadis les Autrichiens ont occupé la Savoie, son pays. C'étaient tous de grands seigneurs, leur major, le roi, eut trois enfants avec trois jolies filles du village. Elle est un de ces enfants. Elle a vu, chez celui qui passait pour son père, une belle paire de guêtres, celles du roi. Quand elle était simple concierge une dame est venue quêter pour les enfants tuberculeux. Elle n'avait pas sa bourse et a dû emprunter deux sous à sa petite fille, elle en était assez confuse. Mais la dame souriait, regardait les enfants avec une grande insistance et en sortant elle a longuement causé devant la maison avec un sergent de ville. Il lui semble que cette dame est sa mère, que c'est une dame N..., qui a de grandes propriétés au pays. L'autre n'est qu'une mère nourricière, une bonne femme de la campagne. Il faut qu'on l'aide à retrouver sa mère.

Elle a vu dans le journal que le prince de Gênes était à Paris. Puis elle n'a plus entendu parler de rien. C'est elle que le prince de Gênes est venu chercher, car il est son frère. Depuis plus d'un

an qu'elle habite une rue déserte elle a remarqué un monsieur qui passait avec une petite valise, l'air très content. Elle l'a revu souvent. Toujours il regardait le balcon de son logement. Une fois il s'est arrêté. Ils se sont souri tous les deux. Il est revenu avec d'autres personnes. Un de ses amis l'a même poussé contre elle dans la porte cochère et elle a entendu dire : « C'est elle, c'est elle. » Sa famille la recherche pour un gros héritage.

Les jours suivants la malade refuse de répéter ou de confirmer ce récit. Elle se contente d'interroger. « Je vois bien, dit-elle, qu'il y a quelque chose de caché. Il y a des faits et des paroles dont je n'ai pas saisi le vrai sens. » Elle voudrait savoir qui était cette dame venue pour quêter. Est-ce naturel qu'elle ne puisse plus penser qu'à cela ? Et ce jeune homme à la valise, elle croit l'avoir reconnu, l'avoir vu circuler dans le service. C'est donc bien elle qu'il recherche ?

Elle s'arrête aux incidents les plus fortuits, qu'elle entremêle de souvenirs parfois très vagues, et elle s'acharne comme devant une énigme dont elle se croit toujours sur le point de saisir un trait révélateur. Elle se dépite d'avoir prêté si peu d'attention à des événements ou à des rencontres dont elle a l'intuition qu'ils sont très importants. Elle demande confirmation d'analogies, de rapprochements et de ressemblances qu'elle n'arrive pas à faire sortir de leur imprécision, qu'elle ne sait comment interpréter. D'imagination très pauvre, elle emprunte aux récits des journaux (faits-divers, mémoires du prince de Broglie...)

Peu à peu, sa méfiance augmente. « J'ai eu tort de tant parler, dit-elle. Si je m'étais tue comme les autres, on m'aurait déjà laissée partir. » Elle réclame sa sortie avec insistance. Elle craint de ne pouvoir pas reprendre ses petites filles que son mari a mises en pension. Quant à lui, c'est un traître, elle se promet de le faire bien enrager. En tous cas, elle ne suspecte plus la validité de son mariage.

En définitive, ses velléités ambitieuses n'ont pas éclipsé les réalités de son existence. Le roman d'une autre destinée n'a pu que s'ébaucher, favorisé sans doute par un état d'épuisement physique, de moindre résistance psychique. Mais, issues

d'une imagination mesquine et stérile, les idées de grandeur paraissent avoir manqué de sève.

Du moins, d'après cet exemple, est-il manifeste que, loin de se produire par le jeu de combinaisons multiples et fortuites pour ne se systématiser qu'ensuite, les interprétations résultent d'un besoin primitif de percevoir le réel autrement qu'il n'est et d'y découvrir un ordre conforme aux tendances du sujet. Avant que le délire ait aucune certitude, les faits les plus indéniables peuvent être mis en doute pour peu qu'ils soient un obstacle aux prétentions du malade. Philomène C... ne croit plus à la réalité de son mariage. Elle ne veut pas plus être la femme d'un petit employé que la fille d'une paysanne. Jamais elle n'a pu faillir à l'illustre destinée dont elle va essayer de coordonner les circonstances merveilleuses.

Pour toutes ressources elle a de vieilles histoires dont elle n'a gardé qu'un souvenir informe ; elle s'approprie quelques récits lus dans les journaux ; il paraît s'y amalgamer aussi des scènes plus ou moins étranges qu'elle a dû rêver. Mais le travail et les transformations qui tendent à s'opérer dans le système de ses perceptions et de ses idées se manifestent spécialement par l'illusion du déjà vu, qu'elle a perpétuellement. Reconnaître, n'est-ce pas, comme l'a montré JANET, constater qu'un souvenir a été assimilé par cet ensemble de représentations, sensations, états divers qui constituent la personnalité ? La personnalité d'un paranoïaque se prête à toutes les illusions, à toutes les fictions, même rétrospectives ; elle n'est que la tendance à l'être d' « une subjectivité morbide ».

Si les idées de grandeur ne sont quant à présent chez Philomène C... qu'un épisode, depuis des années elle ne cesse d'interpréter à la charge de ceux qui l'entourent les moindres circonstances. Par toutes les exigences de sa jalousie et de

son égoïsme, elle se classerait d'autant plus facilement dans le groupe des persécuteurs que ses interprétations n'ont pas à se combiner ni à former de roman complexe; chacune suffit à déterminer des réactions offensives. Elles se renouvellent incessamment et manifestent la constance du sentiment qui les provoque (1).

LEROY, dans sa thèse sur les persécutés-persécuteurs, rapporte un exemple assez analogue de jalousie morbide chez une femme qui ne procédait que par fausses-interprétations, son esprit d'ailleurs étant lucide et sa mémoire très développée. Douée d'une hérédité nerveuse chargée, Marie Z... se montra dès son enfance jalouse de l'affection de sa mère, au reste profondément égoïste, émotive à l'excès. A 17 ans, elle devient la maîtresse d'un étudiant ami de sa famille. Elle tombe malade de se voir abandonnée. Soignée par le père de son amant elle a des relations avec lui. Elle est enceinte et accouche d'une fille. Puis elle renoue avec son amant et se place enfin pour plusieurs années comme institutrice dans une grande famille anglaise.

Elle témoignait un amour exagéré pour sa fille. Elle refuse de lui laisser faire sa première communion à 15 ans, pour qu'elle ne subisse pas d'influence étrangère. Elle ne lui permet aucune société, s'oppose à son mariage et prononce des menaces de mort contre un des fiancés.

Elle se plaint constamment de n'être pas suffisamment aimée. Sa fille ayant fait la connaissance d'un jeune secrétaire d'ambassade qui l'aurait volontiers épousée, elle tombe amoureuse du jeune homme, qui s'éloigne. Elle en fait une maladie. Elle redevient amoureuse, à 50 ans, d'un ouvrier.

(1) Dans sa thèse sur les délires de jalousies (Paris, 1901), PARENT cite des cas semblables de délire systématisé chronique avec prédominance d'idées de jalousie; ces malades sont-ils des interpréteurs ou des persécuteurs? Leur délire est aussi riche en interprétations que leur conduite en actes de persécution.

Elle l'envoie souvent chercher par sa fille et commet mille extravagances.

Abreuvée d'insultes sur sa naissance illégitime, sa fille la quitte, se place comme institutrice à Paris et se lie avec une dame ; mais elle est bientôt poursuivie par sa mère qui, recevant de cette amie l'hospitalité, lui reproche de se livrer avec son enfant à des pratiques inavouables. A la suite de scènes épouvantables, la mère et la fille doivent encore se séparer. Mais, après avoir écrit plusieurs lettres d'injures et provoqué quelques scandales, la mère oblige sa fille à quitter la maison d'éducation où elle était, disant qu'elle y est séquestrée, puis elle la persécute, prétend la mener chez une somnambule pour l'arracher aux influences dont elle aurait été victime. Enfin, elle tire un coup de revolver sur l'amie de sa fille et regrette ensuite de ne pas l'avoir tuée. Internée, elle se montre hautaine et vindicative, vit isolée, n'admet aucune plaisanterie.

Interprétateurs. — Revendicateurs

Il arrive que chez certains malades le délire d'interprétation et les tendances quérulantes, au lieu de se combiner en un même système, restent juxtaposés, exprimant, suivant les cas, tel ou tel aspect d'une personnalité pathologique dont l'orgueil et l'autophilie font toute l'unité. Ainsi, Laurentine H..., dans des conversations distinctes, manifestera soit des idées de persécution, soit des idées de revendication. Malgré sa réticence, il paraît légitime de considérer les deux systèmes comme ayant une certaine indépendance réciproque.

OBSERVATION V. — Laurentine H..., âgée de 38 ans a été internée en août 1902 à l'asile de Vaucluse, d'où elle a été transférée à la Salpêtrière en novembre 1906.

Son père est mort récemment à 73 ans. Il avait réputation d'al-

coolique et de fou. Veuf assez jeune d'une femme qui dut mourir de la tuberculose, il abandonne ses trois enfants et se remarie.

La malade, élevée par une tante de caractère romanesque, ne paraît pas avoir eu pour son père des sentiments d'estime et de sympathie trop marqués. Elle n'a pas eu de maladies sérieuses dans son enfance, mais elle n'a jamais été réglée. Elle réussissait bien dans ses études. Munie, à 17 ans, de son brevet élémentaire, elle va comme institutrice passer 3 mois en Angleterre. Puis elle revient à Paris aider sa tante à tenir un hôtel meublé.

A 21 ans, elle a une première liaison avec un de ses locataires, auteur d'une pièce pour le Vaudeville, qui la décide à se faire actrice. Elle a plusieurs engagements, soit à Paris, soit dans les villes d'eau, gagnant sa vie très suffisamment, avec des mensualités qui ont atteint 450 fr. Elle ne voulait pas épouser son amant, qu'elle trouvait vulgaire, brutal, peu cultivé.

A 26 ans, faisant partie d'une troupe en tournée, elle est courtisée par le beau-frère du directeur, M. K..., « un jeune homme de 23 ans, l'air doux, poli, très aimant, un type d'adolescent, un Fortunio ». Six semaines après, par le fait de circonstances un peu indépendantes de leur volonté, elle devient sa maîtresse, puis ils se quittent au bout de quelques jours, la troupe se rendant à Cauterets, et c'est là que pour la première fois la malade eut des interprétations délirantes. On la regarde, on la surveille : ce sont des émissaires de son ami, elle craint d'avoir commis une faute. « Ce jeune homme était peut-être destiné à se faire prêtre. Elle est sans doute la première femme qu'il ait connue. Il ne songeait qu'à faire du platonisme. Certainement elle aurait pu résister à ses instances. »

Rentrée à Paris, elle le reçoit quelquefois, mais son premier amant revient, lui loue une chambre et pendant l'hiver 1898-99 elle ne sait à qui satisfaire, jusqu'au jour où K..., son « Fortunio », lui apprend qu'il va se marier.

En 99 elle entreprend des études de sage-femme. Ayant congédié son premier amant en avril 1900, elle se lie, en 1901, avec un Anglais, ami d'une de ses camarades. Il passent un mois de vacances à la mer et, l'hiver suivant, ils s'apprentent à vivre dans le même hôtel. Mais le jour où son amant devait s'installer elle entend au-dessus d'elle la voix de K... Elle est prise d'une syncope. Pendant trois jours qu'elle reste enfermée avec une

garde-malade, il ne cesse de la menacer, menant grand tapage avec ses acolytes, remuant les meubles, tirant la sonnette. Elle s'enfuit chez une amie, puis se réfugie à la campagne, où elle reste sans amélioration pendant des mois.

Rentrée à Paris, elle fait des neuvaines, jeûne 40 jours, ne buvant qu'un simple verre d'eau. C'était, dit-elle, pour obéir aux suggestions de son amant ; par éducation elle serait plutôt libre-penseuse et par tempérament peu disposée aux pratiques religieuses, bien que la maladie, remarque-t-elle, incline toujours au mysticisme. Son esprit, que n'alourdissait plus la nourriture, était devenu plus libre, elle savait comprendre et goûter l'imitation de J.-C.

Son père et ses amis la font transporter à Sainte-Anne, d'où elle est envoyée à Vaucluse. « Je désirerais savoir, écrit-elle à M. le Dr CHARPENTIER, alors interne du service (1), si M. K... est domicilié au 1^{er} quartier femmes de l'asile ? C'est un être extraordinaire, dont l'action, toute-puissante sur le cerveau et sur l'organisme, lui permet de régir une foule par sa seule puissance de volonté. C'est plus qu'un hynoptiseur, puisque tous les êtres de Vaucluse sont ses sujets. Il m'a endormie par sa puissance magnétique en novembre 1901 et de ce fait m'a empêchée de me rendre à la Faculté de Médecine passer mon examen de sage-femme, ce qui a rendu mon stage de 2 ans à la Maternité tout à fait inutile.

« Depuis longtemps je n'ai pu le voir, quoique je le sache domicilié ici et fréquemment près de moi. Je sais qu'il est en danger dans l'asile en raison de sa puissance même et des êtres qu'il immobilise dans un but moralisateur. Il exerce son pouvoir sur autrui comme sur moi-même par la transmission de pensée... J'ai écrit différentes lettres au Docteur à ce sujet ; n'ayant pu obtenir de réponse, je viens, Monsieur, vous renouveler mes demandes, espérant que vous consentirez à calmer mes craintes en vous occupant de la personne que je vous signale et à me faire part du résultat de votre enquête. »

C'est pour elle une certitude inébranlable que, depuis le jour où elle a reconnu sa voix, K... n'a pas cessé d'habiter dans son voisinage le plus proche : il était à ses côtés dans sa fuite chez

(1) Je remercie M. le Dr CHARPENTIER pour son obligeance à me communiquer les lettres qu'il avait gardées de cette malade.

une amie, il était avec elle à la campagne, pendant son jeûne, à Sainte-Anne, à Vacluse, puis à la Salpêtrière, comme aussi chaque fois qu'elle obtient une sortie de quelques jours. Elle n'a jamais pu le voir, mais elle sait qu'il a toujours logé au-dessus d'elle. Elle a bien pu constater que le comble était trop bas pour lui permettre de vivre autrement qu'accroupi. Elle ne doute pourtant pas qu'il est là depuis des semaines, pour des mois et pour des années, tant qu'elle même n'ira pas habiter autre part. Elle s'inquiète de ses besoins. Un jour, étant dans la cour, elle a lancé par une fenêtre du premier étage un pot de confiture et quelques provisions. Elle conjure le personnel de ne pas le laisser en détresse.

Mais souvent il lui cause des crises de terreur et d'épouvante en se livrant à d'horribles scènes. « Imaginez, dit-elle, qu'il se commette près de vous un assassinat, l'assassinat d'une personne que vous connaissez, que vous aimez ; et vous ne pouvez rien empêcher ! » Elle entend les préparatifs d'une opération, elle entend les gémissements du patient, les appels désespérés de l'opérateur inexpérimenté. Elle se précipite sur les infirmières, les conjure du moins qu'on avertisse l'interne, « il faudrait faire des ligatures, le sang coule, c'est un homme qui meurt ». Parfois, on a pu lui démontrer que les cris venaient du quartier des agitées, et non de l'étage supérieur. Et elle constate qu'elle a un petit défaut de l'ouïe qui l'empêche d'orienter convenablement les sons. Elle s'est dit bien souvent aussi qu'un homme ne pouvait subir plusieurs fois de telles mutilations. « Ah ! flûte, pense-t-elle, dans ces moments de calme, il n'a tout de même pas 12 bras. » Elle suppose que ses études médicales ont pu la prédisposer à de pareils cauchemars. Et pourtant, quand elle entend des cris, elle est tout entière à son angoisse et à ses terreurs.

Souvent elle l'a cru mort d'avoir tant souffert. Puis elle continuait à subir son influence, qu'elle reconnaît bonne et tutélaire, mais contre laquelle il lui arrive de s'exaspérer et de s'insurger. « Si je faisais tout ce qu'il me dit, je serais heureuse, mais la tentation est là, et puis je ne veux pas lui obéir en tout. » Elle a dû renoncer au café, qui d'ailleurs ne lui vaut rien. Parfois, il lui défend de dîner, la prive de ses plaisirs habituels, lui interdit de jouer du piano. Mais elle souffre particulièrement de l'oisiveté qu'il lui commande ; si la liberté lui était rendue et sa sortie défi-

nitive accordée, cette contrainte s'évanouirait, croit-elle. Elle le défend avec énergie. « C'est un être extraordinaire, capable de remuer une humanité entière, pour faire progresser le bien. »

D'ailleurs, ce qui arrive est de sa faute. Elle n'aurait jamais dû être sa maîtresse. « J'ai fait du théâtre et je n'ai pas été une femme dévouée, une mère de famille. » Mais ces idées de culpabilité sont intermittentes. Le plus souvent elle se contente d'invoquer le péché originel. Sous des considérations d'ordre très général, elle paraît vouloir dissimuler soigneusement l'importance qu'elle attribue à certains souvenirs, l'attention qu'elle prête à certains faits, à des coïncidences, aux gestes et aux paroles de son entourage. Elle finit pourtant par reconnaître que, sans doute, on la taquine et qu'on répète à plaisir tout ce qui paraît lui être désagréable ou pénible. Il lui arrive aussi de parler en termes énigmatiques d'un M^r venu à Vaucluse ; d'une automobile qui s'est avancée sur la plage, d'un enfant noyé, événements qu'elle attribue à l'influence de K... Mais, devinant que toute interprétation serait mise au compte de sa maladie, elle se dérobe aux questions les plus pressantes. A ses dénégations un peu confuses, il est facile de s'apercevoir qu'elle est encore victime des mêmes illusions et des mêmes terreurs. Elle n'arrive pas à mettre en doute la présence de son ami tout auprès d'elle.

Par un grand effort sur elle-même, elle reste calme presque sans interruption. Se refusant à tout travail suivi, elle touche du piano, chante, écrit souvent et beaucoup. Elle réclame sa sortie avec quelque fierté. « Si le gouvernement a de l'argent à perdre, qu'il s'adresse à des mendiants. Je n'ai jamais rien demandé à personne. »

Ordinairement très maîtresse d'elle-même, elle ne se contient plus quand elle pense à son père qui, l'ayant abandonnée dans son enfance, est venu vivre à ses dépens ; à sa belle-mère, qui est maintenant installée dans l'hôtel meublé qu'elle dirigeait avant d'être internée. C'est toujours à son nom qu'est le loyer, et quand elle sort en permission, elle est dégoûtée par la gérance de sa belle-mère, par sa familiarité avec les locataires, par le désordre et par la saleté des chambres. Mais elle fera valoir ses droits. Si ses amis ne veulent pas l'aider, elle s'adressera aux hommes de loi. Elle a été volée, dépossédée.

Puis elle s'applique à dissimuler aussi ses idées de revendica-

tion. Elle continue à demander sa sortie, affirmant qu'elle se contentera de faire le travail dont elle est capable, qu'elle laissera sa belle-mère toucher les loyers.

Depuis six ans qu'elle est internée, ses facultés intellectuelles sont restées intactes. Elle est toujours obsédée par la présence de cet amant qui la domine, quoiqu'invisible. Les scènes d'épouvante sont peut-être plus rares. Seules paraissent avoir décliné véritablement les idées mystiques et les idées de culpabilité. Mais depuis qu'elle est à l'asile, elle s'est progressivement persuadé qu'elle avait des droits à faire valoir. Elle se croit lésée dans ses intérêts, dépossédée. Elle entreprendrait volontiers un procès, et recourrait au besoin à des moyens plus violents.

Sur le même terrain ont donc pu se développer, peut-être en rapport avec la diversité des circonstances, le délire de revendication et le délire à base d'interprétation, ce qui atteste une parenté morbide assez étroite. Elle se confirme encore par l'existence de formes mixtes. Tel serait, d'après SÉRIEUX et CAPGRAS, le cas de cet officier d'infanterie de marine dont ALBES et CHARPENTIER ont rapporté le cas dans *l'Encéphale* (août 1907).

« Mis en non-activité pour infirmités temporaires, il fit une grande quantité de démarches, » pensant « qu'il devait être nommé lieutenant-colonel »; et, se croyant desservi, « il réagit par de nombreuses plaintes et de nombreuses réclamations, rédigea une protestation destinée à la Chambre des députés et au Sénat ». Mis à la retraite un peu plus tard, il eut la pensée de se présenter à la députation, puis il finit par se persuader que non seulement il pourrait être ministre de la guerre, « mais suivant la loi telle qu'il l'interprète il doit être ministre et en ne le nommant pas c'est une injustice que l'on commet ». Il se fait faire un cachet portant son nom entouré de ces mots : « Présidence de la République. Le ministre de la Guerre. » Ayant rencontré M. Fallières il s'imagina qu'il lui a fait des signes d'intelligence. Au moment de la nomi-

nation de M. Etienne comme ministre de la Guerre, il envoie au Président de la République un long manifeste de protestation. « Vous êtes, écrit-il, le premier administrateur, le commandant en chef de la France; vous ne m'obligerez pas à requérir l'emploi de la force armée contre certains ministres. Mes 10 campagnes de guerre dans les 5 parties du monde, mes services d'Etat-major, mes services de guerre d'éclat, les 40 affaires de Guerre auxquelles j'ai pris part, ma citation à l'ordre du jour de l'armée me désignent naturellement pour être ministre de la Guerre. » Déçu dans ses espérances, il rédige un « ordre du ministre de la Guerre aux sénateurs, députés, généraux, officiers, sous-officiers, caporaux et soldats » dans lequel il stigmatise « un lâche bandit vaniteux, qui n'a jamais servi dans l'armée, pas même comme simple soldat, ni pris part à aucune affaire de guerre... Accordez-lui, continue-t-il, les honneurs du pied et de la cadouille, appliqués vigoureusement sur le cul et les fesses, ainsi qu'aux badauds qui l'intitulent faussement ministre de la Guerre, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent ma qualité légale de ministre de la Guerre ».

Il écrit à M. Clemenceau, chargé de former un ministère : « Je ne vous permets pas de me voler ou de me laisser voler mon portefeuille de ministre de la Guerre ni d'en disposer pour quelqu'autre, civil ou militaire, qui ne manquerait pas de perpétuer le désordre qui existe dans l'armée. Indépendamment du ministère de la Guerre, qui m'est attribué légalement, je me chargerais provisoirement du ministère de la Marine, pour trouver l'officier de marine qui a les plus brillants états de guerre en mer. »

Le général Picquart étant nommé à sa place, il rédige une plainte à la Chambre des députés concluant à la mise en accusation de MM. Fallières, Président de la République, Clemenceau, ministre de l'Intérieur, et Etienne, ancien ministre de la Guerre.

Interné, « il écrit à nouveau de nombreuses lettres où il se plaint de ce qu'un officier, un fonctionnaire, soit mis en prison préventive dans un établissement du service de santé » et où il fait valoir de nouveau « ses droits au Ministère ».

L... ne présente pas d'antécédents héréditaires connus. Pas de stigmates physiques, pas de signes d'alcoolisme actuel. Excès de boissons pendant son séjour aux colonies. Il paraissait déjà quelque peu bizarre, étant au Tonkin, à ses camarades et à ses hommes. Mis en disponibilité, puis à la retraite, il finit par se croire le plus brillant des officiers français. Ce n'est plus un grade supérieur qu'il désire, c'est l'autorité suprême qui lui est due et que seul il peut détenir : le superlatif absolu traduit bien les prétentions de sa personnalité, son égocentrisme triomphant.

Par ses idées de grandeur, le roman qu'il ébauche d'une destinée qu'il arrive à croire plus réelle que la réalité même, il s'apparente aux délirants qui ne savent plus qu'interpréter les événements au gré de leurs sentiments intimes et de leurs convictions pathologiques.

Mais, pour faire aboutir ses prétentions, il multiplie tellement les démarches, les lettres, les manifestes, citant la loi et la constitution, faisant appel à tous les pouvoirs de l'Etat, que pour SERIEUX et CAPGRAS il est encore plus voisin des revendicateurs.

Et cette autre malade, dans quelle catégorie la ranger ? Son activité est prodigieuse ; elle se présente munie de papiers, de certificats, de pièces légalisées pour justifier de prétentions d'ailleurs vagues et modestes ; mais elle n'a cherché brusquement, vers 38 ans, à se faire une autre existence que par suite de certaines interprétations rétrospectives ; elle croit avoir été toujours la dupe des siens. Elle aurait eu maintes occasions de se marier sans les propos malveillants et les calomnies répandues à dessein contre elle. Elle s'en avise et

commence à réagir juste à l'âge ou le regret du célibat s'aggrave de la crainte qu'il ne soit définitif.

OBSERVATION. VI. — J... arrive à la consultation de la Salpêtrière envoyée par un bureau de mairie au cours des multiples démarches qu'elle a entreprises à Paris pour trouver une place.

C'est une femme de 30 ans, d'apparence vigoureuse. Le ventre proéminent fait penser à une grossesse avancée. Elle désire obtenir un certificat constatant qu'elle n'est pas enceinte, ce qui est exact.

Son père est mort à 62 ans « pour s'être tourné les sangs après une émotion ; sa mère a succombé aux suites d'un accident à 68 ans. Elle a un frère de 41 ans bien portant, mais fatigué ; deux sœurs, l'une mariée, bien portante et sans enfants ; l'autre, placée à Paris comme cuisinière, a une fille.

A 7 ans, J... est mise en pension chez des sœurs. Elle se plaint d'y avoir été très mal. Réglée entre 14 et 15 ans, elle fut très anémique vers 16 ans.

A la mort de sa mère elle resta 5 ans avec son frère à cultiver la terre. Ils eurent quelques différends et se quittèrent.

J... est persuadée que si elle n'est pas arrivée à se marier, c'est pour des questions d'intérêts, c'est par la malveillance de ceux qui convoitaient son héritage, par l'opposition de toute sa famille et particulièrement de sa sœur.

A 20 ans, elle était courtisée par le neveu du tapissier. A 25 ans, un inconnu lui confia un soir de fête qu'il voudrait s'établir avec une femme ayant des bâtiments. A 26 ans, il y eut un projet de mariage avec le neveu d'un homme sans enfants. Les choses traînèrent. Le neveu mourut d'un chaud et froid. L'héritage était perdu. A la mort de sa mère un horticulteur se serait présenté. Mais il aurait fallu dès ce moment faire le partage des biens.

Pendant le temps qu'elle passe avec son frère, elle est certaine qu'on s'est efforcé d'écarter les prétendants. Qui s'en est chargé ? le maire, l'instituteur, le maréchal, un maquignon, cousin de son beau-frère ? elle ne sait, mais c'était à l'instigation de sa sœur et de la famille de sa sœur. Elle a fini par se lasser de cette situation. Elle travaillait pour son frère qui ne la payait pas, bien qu'il eût fait une promesse écrite. Alors, on a partagé l'héritage, mais J... a

été mal conseillée. Elle a une maison de 5 à 6.000 fr. et un demi-journal de terrain.

Là-dessus, le frère du maire voulut l'épouser. Elle refusa, il n'a pas de bien. Par vengeance il a fait courir sur elles de mauvais bruits, pour l'empêcher de se marier avec un cocher. Au bout de 18 mois elle a entendu un petit bossu dire dans une auberge qu'elle ne pouvait pas se marier, étant faite de telle ou telle façon, qu'elle était hermaphrodite. « C'est une accusation du pays ; déjà pour une fille qui se mariait il y a eu des affiches et des bulletins, disant qu'elle était hermaphrodite. »

Elle a fait venir les gendarmes. Mais ils ne purent constater que le bruit existait. Elle n'aurait pas trouvé de témoins, c'est elle-même qui l'avait appris à des voisines. Elle se fait alors délivrer par le médecin un certificat qu'elle possède encore :

« Je soussigné Dr... certifie que la demoiselle J... Augustine demeurant à M..., Côte-d'Or, n'a aucune infirmité, qu'elle possède les organes normaux de la femme, qu'elle n'est nullement hermaphrodite et qu'elle est, par conséquent, apte à contracter mariage, étant dans l'état de nubilité.

M..., 16 juin 1906.

Signature légalisée par le maire.

Cependant elle s'était adressée au notaire pour vendre ses propriétés. Au bout de 3 ans, pas un acheteur ne s'était présenté ; c'était une comédie. Elle met une annonce dans un journal de Semur sans plus de réussite. Alors elle rédige son testament, qu'elle adresse au procureur, et fait circuler « sous forme de pétition » et signer par 6 conseillers municipaux, dont un adjoint, et par 33 électeurs un certificat constatant qu'elle a fait don à la commune de tous ses biens, pour être convertis en une institution de bienfaisance, école laïque ou maison pour les invalides du travail — qu'elle a déclaré vouloir être enterrée civilement — qu'elle est républicaine et ne va pas à l'église depuis plus de 20 ans — qu'elle doit être placée dans une maison républicaine ou dans un emploi du gouvernement. Les 39 signatures sont légalisées. Ce document lui a été dérobé, quand elle est arrivée à Paris.

Elle se fait recommander aux francs-maçons d'Auxerre. Par suite de divisions avec les socialistes, ils ne lui rendent aucun service.

Elle vient à Paris. Sa maison est hypothéquée de 500 fr. Il lui faut une place sans tarder, sinon la justice pourrait s'en mêler. Elle se présente rue Cadet, d'où on la renvoie rue du Cardinal-Lemoine, puis elle se rend au journal *l'Humanité*, à la Bourse du travail, dans deux bureaux de placement et dans trois mairies. Malheureusement tous les bourgeois chez qui elle va s'offrir lui font observer qu'elle est enceinte.

À la Salpêtrière, elle raconte son histoire avec animation et volubilité, tire ses papiers, les fait passer et les récolte soigneusement. Les ayant montrés l'autre jour dans un square à un ouvrier qui était venu s'asseoir près d'elle, elle n'a pu retrouver ensuite sa plus belle pièce, son certificat de républicanisme. « Cet homme n'était pas désagréable, remarque-t-elle ; il m'avait donné son adresse. Mais je l'ai perdue. Peut-être avait-il des intentions de mariage. »

Dix jours après elle reparait, pour avoir enfin son certificat de virginité. Elle a fait déjà deux places, mais n'a pu y rester à cause de son ventre, sans doute, ou pour ses opinions. La malade n'a pas été revue.

Certes, dans le cas de cette paysanne, le délire est assez pauvre, et les interprétations plutôt rares, l'activité par contre est dévorante : avec un certain sens pratique, elle trouve toujours, dans ses multiples démarches, à qui s'adresser ; ce n'est pas dans un milieu de chimère qu'elle s'agite. Mais entre son humble prétention d'entrer en service comme domestique et l'attestation publique de ses opinions républicaines, la preuve qu'elle en a voulu donner par son testament, l'assistance qu'elle requiert des francs-maçons, libres-penseurs et socialistes, il y a un contraste qui révèle bien ses tendances paranoïaques. Par l'importance qu'elle s'attribue, malgré la médiocrité de sa destinée, elle ne le cède en rien à tous ces malades qui ne peuvent plus rien concevoir que par rapport à leur personnalité. Quelle que soit d'ailleurs la nuance de leurs idées ou la nature de leurs réactions, c'est tou-

jours un même trouble fondamental du caractère qui explique les erreurs systématiques du jugement, l'aberration de l'autocritique.

L'examen de ces exemples, dans leur diversité, montre bien qu'entre les délirants qui se font eux-même les héros d'un merveilleux roman et ces malades qui ne reçoivent de tout ce qui les entoure que blessures et mortifications ; entre ceux qui assistent, heureux ou désespérés, à la destinée qui leur est faite, et ceux qui poursuivent passionnément une satisfaction quelconque, s'il paraît y avoir parfois une différence tranchée, les types se combinent, le plus souvent, de manière si variable qu'il est véritablement difficile d'établir une distinction trop rigoureuse. En chacun de ces cas ne fait que se manifester une constitution psychique particulière. Mais toujours ce sont des malades dont la personnalité s'exagère et tend à s'affranchir des conditions communes. Ne connaissant plus qu'eux-mêmes ils sont incapables de s'adapter à l'ordre qui résulte des lois naturelles et des droits d'autrui ; ils ne peuvent plus rien envisager que par rapport à eux-mêmes ; pour tous, interprétateurs et persécuteurs, il faut que les choses subissent exclusivement l'empreinte de leur personnalité.

TROISIÈME PARTIE

Etude analytique

Quelque place que l'on assigne au délire à base d'interprétation par rapport aux espèces diverses dont l'ensemble constituait le délire des persécutions de LASÈGUE, SERIEUX et CAPGRAS en ont suffisamment déterminé les caractères distinctifs pour qu'il soit désormais légitime de le décrire séparément.

FORMULE DU DÉLIRE. — Ce n'est pas la formule du délire qu'il faut surtout considérer. Les thèmes morbides varient beaucoup, et leurs combinaisons sont multiples.

Les idées de grandeur paraissent surtout éclore dans des conditions de débilité intellectuelle ou d'épuisement psychique. Pour SERIEUX et CAPGRAS, les persécutés mégalomanes sont des fous inoffensifs qui, par leurs interprétations euphoriques, deviennent la risée de leur entourage. Les persécuteurs familiaux constituent pourtant une catégorie de malades aux réactions souvent dangereuses.

Les idées mystiques peuvent s'associer aux idées de grandeur, parfois aussi aux idées hypocondriaques qui interviennent comme étant soit l'origine (observ. de SEGLAS et GILBERT BALLET), soit l'effet des persécutions subies (obs. I).

Sur des idées érotiques, s'ébauche souvent un roman d'amour tout platonique, mais il arrive aussi que le malade poursuit de ses assiduités, et parfois de ses attentats, l'objet

de sa passion. SERIEUX et CAPGRAS pensent que, suivant les cas, il s'agit d'interprétateurs ou de revendicateurs.

Les idées de jalousie sont fréquentes, donnant lieu à des interprétations incessantes. Par ses multiples tentatives de vengeance le malade ressemble d'autant plus facilement à un persécuteur qu'il n'a pas en général à combiner un système bien compliqué d'hypothèses pour s'abandonner à sa passion : le délire se réduit à une suite d'interprétations simples qui, en accumulant leurs effets, rendent la décharge plus imminente ou plus violente.

Les idées de préjudice et de revendication sont d'espèces multiples et traduisent toutes les appréhensions d'ordre personnel, familial ou professionnel, qui peuvent tourmenter un sujet méfiant, inquiet, timide, et scrupuleux.

Les idées de culpabilité sont rares, d'après SERIEUX et CAPGRAS. Les persécutés auto-accusateurs de GILBERT BALLET, par la nature hypocondriaque et génitale de leurs préoccupations, constituent à vrai dire une variété un peu spéciale. Le plus souvent (obs. II et V), l'auto-accusation reste assez abstraite et lointaine, sans efficacité présente. Le malade est persuadé qu'il s'agit seulement d'un prétexte dont ses ennemis sont bien heureux de pouvoir s'autoriser pour le faire souffrir. Cependant, le souvenir et l'évocation de la faute leur devient parfois un moyen de jeter le trouble dans son esprit (obs. III). C'est bien alors l'idée de culpabilité qui sert de thème aux interprétations.

Enfin, l'absence des idées de négation et des idées de possession est de l'importance la plus grande, s'il est vrai, comme le dit KRÆPELIN, qu'elles manifestent toujours un trouble profond de la volonté, qui n'existe pas dans la paranoïa.

ABSENCE DE TROUBLES SENSITIVO-SENSORIELS.— De même font défaut les troubles sensitivo-sensoriels, dont l'apparition

dans les psychoses chroniques entraîne toujours, d'après MAGNAN et d'après KREPELIN, une désintégration profonde de la conscience et la démence terminale.

Depuis longtemps, il est reconnu qu'à moins d'une intoxication surajoutée les persécutés n'ont pas d'hallucinations visuelles. Cependant il en a été signalé dans les délires à tendance mystique.

Les hallucinations gustatives sont rares. Les hallucinations olfactives se rencontrent surtout dans les délires de jalousie (odeur du sperme). Elles sont peu fréquentes.

Mais c'est l'absence des hallucinations de la sensibilité générale et des hallucinations auditives qui donne au délire par interprétation une physionomie toute particulière. Elles appartiennent au tableau classique du délire des persécutions dont les phases successives semblent répondre au développement progressif des troubles sensitivo-sensoriels. Au terme de la période d'incubation, le malade ne perçoit d'abord que des chuchotements, de simples mots; puis il saisit des phrases entières nettement articulées. Enfin, il assiste à de véritables conversations entre plusieurs interlocuteurs. Il s'entend dire tout ce qu'il pense au moment de le penser; c'est qu'alors interviennent les hallucinations motrices verbales, et, le phénomène se généralisant, il peut avoir par tout le corps la sensation de mouvements qu'il n'a pas voulu exécuter. En même temps il éprouve comme des secousses, des tiraillements, des fourmillements; il a des hallucinations génitales. Il se croit la victime de succubes ou d'incubes, de satyres, de physiciens et de magnétiseurs. Les troubles sensitivo-sensoriels ne sont pas moins constants dans les formes paranoïdes de la démence précoce (KREPELIN) et au cours des bouffées délirantes que MAGNAN a décrites chez les dégénérés.

Dans le délire à base d'interprétation, au contraire, s'il se

produit parfois des hallucinations, ce n'est jamais qu'à intervalles irréguliers ; elles sont fragmentaires, isolées, en tous cas elles ne suivent aucune progression systématique et ne dominent pas l'évolution du délire ; elles n'en sont qu'un épisode assez rare. Encore faut-il examiner s'il ne s'agit pas d'illusions ou simplement d'interprétations. Souvent, le malade fait de lui-même l'observation qu'il n'entend des voix qu'au milieu du bruit (obs. III et V). Il y a donc bien eu un ébranlement périphérique des organes sensoriels. Mais la sensation brute a été perçue dans un moment d'attente plus ou moins anxieuse, sous l'influence d'une idée fixe ou obsédante, tandis qu'un sentiment exclusif accaparait l'organisme psychique, au point qu'il ne pouvait plus réagir qu'en accord avec les tendances irréductibles d'une personnalité malade. L'illusion des sens pourrait passer pour une interprétation fausse. C'est du moins le jugement tout seul qu'il faut incriminer quand il s'agit d'une sensation réelle, mais qui n'a de sens et d'importance que par suite de préoccupations spéciales et de conceptions délirantes, par exemple les petits malaises et les vagues saveurs dont un berger hypocondriaque et persécuté tient le compte exact, comme il dresse avec minutie la liste des insectes qu'il aperçoit dans sa maison.

D'ailleurs le détail des événements est toujours scrupuleusement rapporté, les souvenirs ont la plus grande précision. Cette netteté de la perception, cette fidélité de la mémoire sont d'autant plus remarquables que le malade doit déployer dans certains cas une grande virtuosité d'interprétation pour produire à l'appui de son délire des circonstances qui sembleraient n'y prêter que de très loin (obs. II).

INTERPRÉTATIONS. — « Les interprétations constituent à elles seules presque tout le tableau clinique et surgissent en foule à l'occasion des moindres impressions sensorielles, sensitives ou cœnesthésiques » (DENY). Un fait réel leur sert d'origine.

Croyant sa personne toujours en jeu, le malade peut simplement se figurer qu'une parole ou un événement quelconque le visent particulièrement. Il n'admet plus de coïncidences fortuites, rien n'est l'effet du hasard, partout il soupçonne des combinaisons dont il saisit plus ou moins bien le sens, mais qui doivent toutes le concerner. S'il rencontre dans la même journée deux personnes, qu'il n'avait pas vues depuis longtemps, ou s'il reconnaît pour l'avoir jadis entendu l'air qui se joue devant lui, il ne doute pas qu'il n'y ait là quelque mystère ou quelque allusion. Il en arrive à prêter une attention inquiète aux moindres vétilles, à une étache, à un insecte, aux plus menus incidents de toutes ses journées. Souvent il en tient registre. Une inflexion de voix, un geste, une attitude, l'expression d'un regard ou d'une physionomie, c'est assez pour mettre en branle toutes ses préventions et lui constituer une conviction inébranlable. Les événements qu'il ne peut rattacher directement au système de sa vie vont acquiescer comme une vertu symbolique : telle est cette malade de JOFFROY, qui expliquait comment l'affaire Dreyfus et la guerre du Transvaal n'étaient qu'une parodie de son existence.

Mais si la tendance à interpréter les événements par rapport à soi, à y voir des allusions, oriente au symbolisme son imagination, le paranoïaque ne s'écarte pourtant pas trop, le plus souvent, des usages, des habitudes ni des croyances ou des traditions qui ont encore quelque prise sur son entourage. Le blanc signifiant innocence, il ne rencontrera pas un homme du nom de Blanc sans croire qu'on veut tourner sa moralité en dérision. En se fiant aux présages, en recourant aux sorciers, en inventant même des pratiques nouvelles, s'il est berger montagnard, il ne fait que participer à la mentalité de tous ceux de son canton.

Quand, au contraire, il se croit assimilé à Soleilland parce qu'en tirant sur sa cravate sa femme a déclenché la suite des

représentations « ça tire : satyre » il ne s'agit plus que d'un calembour assez étrange, qui dénote une activité automatique et désordonnée des centres idéatifs. KRAFFT-EBING (1), SERIEUX et CAPGRAS ont cité des exemples analogues : en recevant des dalhias, un malade croit à un arrêt de mort parce que « dalle y a ». Il s'agissait d'un dégénéré en proie à une bouffée délirante. Chez les interpréteurs chroniques le fait est rare. La lucidité persistante de leur pensée s'accommoderait sans doute assez mal de l'état de désintégration mentale que semblent supposer ces associations par assonance, ce symbolisme bizarre.

LES FONCTIONS INTELLECTUELLES. — La conservation des facultés logiques est remarquable. Les convictions d'un paranoïaque ne résulteraient que d'une suite décisive d'expériences. Il est resté longtemps avant de comprendre, il a essayé de douter. Mais une fois admise l'hypothèse d'un complot dirigé contre lui, tout ne devient-il pas intelligible ? A la place d'événements confus et disparates, c'est un lumineux ensemble de circonstances qui servent toutes à s'expliquer les unes les autres ; c'est un système cohérent de preuves irréfutables. Le passé fournit son contingent d'arguments et de témoignages. Il surgit de la mémoire quantité de souvenirs qui maintenant prennent tout leur sens. L'existence entière s'éclaire d'un nouveau jour ; le délire va pouvoir ainsi continuer à s'étendre et ne connaîtra plus obstacles ni contradictions.

Mais la rectitude toute formelle du raisonnement n'empêche pas une diminution véritable des facultés critiques. Le paranoïaque ne recule devant aucune invraisemblance pourvu qu'elle soit à l'appui de sa conviction maîtresse. Pour se croire victime d'une insinuation futile, d'une injure, d'une taquinerie, il admet, sans l'ombre d'une hésitation, tout un enchaîne-

(1) KRAFFT-EBING. Traité clinique de psychiatrie. Trad. LAURENT, p. 448, note 2.

ment de complicités innombrables. Si, dans un magasin où il entre par hasard, on lui remet un calendrier éphéméride, il veut que les maximes en aient été composées à son intention. Qu'un ouvrier soit trouvé asphyxié dans un atelier proche de son bureau, il suppose que c'est pour lui faire éprouver une émotion désagréable. Quand de pareilles interprétations sont devenues possibles, le délire n'a plus qu'à s'accroître indéfiniment, il n'y a rien qu'il ne doive désormais s'assimiler, il s'étend à toute l'existence, à toutes les perceptions du malade. Nulle circonstance ne peut l'obliger à se modifier. Il constitue une certitude unique, exclusive, absolue.

ELABORATION DU DÉLIRE. — Sans doute, il n'a pas trouvé d'emblée sa formule définitive. Parfois il a fallu que s'élabore tout un roman, aux chapitres nombreux et bien liés, pour que puisse s'introniser dans l'esprit du malade la conviction qui va dominer maintenant toute sa vie psychique. C'est ainsi que les idées et les prétentions d'une mégalomane, bien souvent, ne peuvent être que la conséquence d'une série plus ou moins complexe d'inductions et d'interprétations laborieuses.

Il arrive aussi que le délire n'aboutisse pas à une idée directrice précise. Il semble que « la multiplicité des interprétations nuise à la systématisation qui reste hésitante (1) ». Alors les malades se plaignent d'être « dans un labyrinthe de sous-entendus (2) ». Ils interrogent autour d'eux, non pas comme d'autres interprétateurs qui veulent forcer leur interlocuteur à se prononcer sur des circonstances dont le sens leur paraît indubitable, mais véritablement pour se faire aider (obs. IV). En vrais persécutés, ils semblent croire que « leur cas est bien connu », et pourtant ils n'arrivent pas à s'y retrouver, comme séquestrés dans leur ignorance par

(1) SERIEUX et CAPGRAS. *Rev. de Psychiatrie*, janvier 1908, p. 15.

(2) SERIEUX et CAPGRAS. *Rev. de Psychiatrie*, juin 1904.

la complicité générale. Plusieurs se plaignent de ce perpétuel effort d'interprétation comme d'une obsession à laquelle ils ne pourraient se soustraire. « Je ne peux pas ne pas y penser », disent-ils, « je suis fatigué d'y penser. »

Leur illusion d'être perpétuellement sur la trace d'une explication qui se dérobe ressemble assez au sentiment que fait éprouver la recherche d'un mot, dont les syllabes, la structure réelle et le système nous échappent, alors qu'à fleur de conscience nous en percevons, comme par une intuition prématurée, la physionomie. De même l'interpréteur, travaillé déjà par ses pressentiments, voit sur les événements qui se succèdent glisser l'ombre de son délire. A l'instant où il croit s'y reconnaître, la réalité lui reste rebelle. De là un état d'indécision, de doute et d'illusion : tantôt il s'imagine avoir déjà vu ce qui lui est tout nouveau, tantôt il ne sait plus, d'événements qui sont parmi les conditions essentielles de son existence, s'ils se sont véritablement produits : troubles de la reconnaissance, en contraste saisissant avec l'intégrité de la mémoire, parfois surexcitée dans son activité, qu'il s'agisse d'enregistrer ou d'évoquer les souvenirs. C'est la preuve d'un conflit que seule l'évolution de la maladie peut résoudre en faisant cesser cette « double vie tout à fait fantastique » dont se plaint un paranoïaque, cité par KRAEPELIN (1).

Au système objectif des choses s'oppose, en effet, et tend à se substituer un autre système qui empruntera sans doute aux événements et aux circonstances de quoi se formuler, mais dont le fondement est dans le sujet lui-même. Il préexiste pour ainsi dire à sa propre éclosion parce qu'il est en germe dans les tendances profondes, dans la constitution psychique du paranoïaque. C'est sans doute ce que veut

(1) KRAEPELIN, *ibid.*, p. 508.

exprimer KRAFFT-EBING en parlant « du rôle prépondérant que joue chez ces malades la vie psychique inconsciente en face de la sphère de la vie consciente (1) ». Les interprétations ne sont pas le fait primitif, même lorsqu'elles paraissent précéder de loin l'idée qui fournira au délire son système définitif.

Le paranoïaque est d'abord incapable de s'adapter aux réalités ambiantes. « Il est mécontent de sa situation. Il se sent négligé; déjà il croit qu'il n'est pas traité par ses parents, par ses frères et sœurs avec toute l'affection voulue. Mais surtout il est méconnu, on ne comprend rien à son mérite. Ainsi se développe en secret une opposition progressivement croissante entre lui et son entourage. Vis-à-vis de ses proches, il se comporte comme un étranger, comme un homme d'un autre univers... « Il recherche la solitude pour pouvoir se livrer à ses pensées sans être troublé (4)! » Pendant une période plus ou moins longue, il a donc fait effort pour se soustraire aux relations importunes, fuyant tout ce qui pourrait faire diversion aux idées en gestation. Mais sitôt qu'elles ont progressivement absorbé sa personnalité entière, il n'y a plus rien dans ses perceptions qui ne fasse écho à ses tendances, à ses dispositions intimes. Tout l'univers retentit de son délire. Son illustre origine lui est attestée par les incidents les plus futiles ou par des événements publics. Ses soucis, ses remords, les misères de son existence surgissent en allusions perfides des mille circonstances de sa vie. Sa jalousie renaît et s'exaspère à la moindre occasion; ses griefs sont innombrables. « Ainsi, voyons-nous par exemple, dit KRAFFT-EBING, un individu de tout temps méfiant, renfermé et aimant la solitude, se croire un jour persécuté; un homme brutal, irascible, égoïste et défectueux dans ses idées, devient quérulant, chicaneur, et une personne dévote et ex-

(1) KRAFFT-EBING, trad. LAURENT, p. 447.

centrique devient une proie pour la paranoïa religieuse (1) ».

Fixé désormais d'une manière, inébranlable à ses convictions, comment le malade maintiendrait-il l'unité de sa conscience, sinon en s'efforçant de réduire, par quelque moyen que ce soit, les contradictions et les oppositions que le simple spectacle des événements ou ses relations avec autrui ne cessent de lui susciter ? Suivant son tempérament, les ressources de sa nature, l'un a vu s'élaborer tout un roman qui finira par lui faire dominer de si haut les circonstances qu'il sera au-dessus de tout conflit. Tel autre, au cours d'interprétations plus ou moins nombreuses, ne fera que développer ses instincts de persécuteur et prouvera son humeur jalouse, batailleuse ou vindicative par des actes trop réels.

Entre le délire et les réactions de l'interpréteur, il n'y a pas, à proprement parler, rapport de cause à conséquence. Si même il arrive que le délire détermine seul, par une espèce d'escamotage de la personnalité psychique, une brusque réaction, l'acte accompli apparaît souvent insolite, exceptionnel : au cours d'une insomnie L... ne peut plus supporter la pensée des persécutions qu'il subit, il essaie d'étrangler sa femme. Il y a proportion sans doute entre ses tourments et la décharge vengeresse qui s'en est suivie. Mais il ne s'agit évidemment là que d'une impulsion. Ce que sa conduite habituelle traduit, c'est ce fond de timidité d'où sont également issues ses méfiances, ses idées de persécution. Toutes les manifestations de la paranoïa, actes et délire, relèvent directement de la personnalité du malade, qui devient la raison suprême des choses.

S'inspirant d'une distinction très familière à la pensée allemande entre le sujet et l'objet, le moi et la réalité extérieure, KRAFFT-EBING explique comment le système des perceptions, qui

(1) KRAFFT-EBING, *ibid.*, p. 447.

sont dans la conscience une représentation impersonnelle des choses, est submergé sous l'activité, de l'inconscient (1). « Il ne s'agit pas ici d'un travestissement du monde extérieur amené par la réflexion ou par des illusions, comme cela résulte de l'état d'esprit morbide du mélancolique et du maniaque, mais bien de fictions venant d'un fond organique et inconscient et se liant aux perceptions du monde extérieur. Parce fait, ces perceptions, ainsi que les propres idées du malade, apparaissent avec le même caractère. L'activité inconsciente de l'âme continue à tisser ces fils de la pensée et permet aux suppositions de mûrir et de devenir des idées délirantes primordiales. »

« La transition vers le stade du plein développement de la maladie, qui est caractérisé par la formation des idées délirantes..., est, dans la plupart des cas, progressive, de façon que les fictions inconscientes qui se développent deviennent d'abord des perceptions illusoires, jusqu'à ce qu'un incident surprenant, bien que dû au simple hasard, transforme d'un coup la supposition en certitude et qu'avec une émotion qui s'y joint l'illusion entre dans la conscience. Alors, c'en est fait de la faculté de critique et de réflexion. Tout est interprété suivant les circonstances dans un sens hostile ou favorable à l'individu. »

C'est à la psychologie associationniste que DENY emprunterait plus volontiers ses formules. « Il semble bien, dit-il, que ce soit à une perturbation des facultés associatives qu'il faille rattacher la singularité des points de vue, l'étrangeté des conceptions, le défaut d'adaptation, certaines particularités du caractère et surtout l'affaiblissement profond du sens critique qui sont les principaux attributs de la constitution paranoïaque (2). » Le système extravagant auquel se ramè-

(1) KRAFFT-EBING, *ibid*, p. 449.

(2) Communication citée.

nent toutes les conceptions du malade ne peut en effet témoigner que d'une perversion fondamentale du jugement. Mais le désordre des idées est-il primitif? Est-ce de leurs associations diverses, de leurs combinaisons variables que dépendent le tempérament, le caractère, les sentiments, toute la nature psychique de l'individu? C'est une question qui échappe au contrôle de la clinique et de l'expérience.

Les seules conditions qu'il soit suffisant et nécessaire d'invoquer pour expliquer les manifestations et l'existence de la paranoïa sont, comme l'a indiqué DUPRÉ (1), des troubles de la sensibilité consistant en orgueil, autophilie, méfiance vis-à-vis des autres et des troubles de l'intelligence : la perte des facultés critiques. Mais c'est le plus souvent à l'occasion d'une émotion, d'un trouble de l'affectivité s'accompagnant parfois de dépression physique, d'épuisement organique, que se produisent les premiers effets de la psychose.

Évolution et pronostic.

C'est donc à une constitution psychique défectueuse qu'il faut attribuer le développement du délire chronique à base d'interprétation.

« Je n'ai jamais, dit KRAFFT-EBING (2), constaté de paranoïa chez des individus sans tare. Dans la grande majorité des cas, la tare était héréditaire (caractère anormal, psychose, névroses constitutionnelles, ivrognerie des ascendants); plus rarement la tare était acquise par maladies cérébrales dans l'enfance, ou par un rachitisme qui a troublé le développement du crâne et du cerveau. » SERIEUX et CAPGRAS font pourtant quelques réserves. « Revendicateurs (3) et interpréteurs, disent-ils, sont tous assurément des dégénérés,

(1) DUPRÉ. *Soc. méd. psychol.*, juillet-août 1906.

(2) KRAFFT-EBING, *ibid.*, p. 446.

(3) SERIEUX et CAPGRAS, *Rev. de psychiatrie*, janvier 1908, p. 11.

mais que de points de dissemblance! Les stigmates physiques et psychiques de dégénérescence mentale sont très fréquents chez les premiers (préoccupations hypocondriaques, obsessions, impulsions, perversions sexuelles, folie morale, etc.) ; ils sont relativement rares chez les seconds... Dans les deux tiers des cas on ne trouve aucune anomalie en dehors de la constitution spéciale que nous avons signalée. »

Généralement il se manifeste dès l'enfance des troubles du caractère, l'humeur est bizarre, si bien que le moment où se produit le délire n'est que le terme d'une période d'incubation plus ou moins longue. Parfois, c'est à l'occasion d'un événement insolite ou considéré comme tel par le malade que paraît s'installer la conviction qui désormais dominera son existence. L'éclosion du délire peut être favorisée par toute circonstance qui déprime ses forces physiques et diminue sa résistance psychique. Il est souvent très délicat de déterminer l'époque où il s'est constitué, car c'est une loi presque générale que le passé donne lieu à des interprétations rétrospectives. « C'est avec une entière clarté que se présentent au malade une foule de particularités, que, jadis, il n'avait pas remarquées mais qui maintenant prennent brusquement pour lui une haute signification. Son souvenir s'aiguise, à ce qu'il croit, dans une proportion étonnante, si bien que c'est toute sa vie passée qui est devant lui comme un livre grand ouvert (1). »

Aussi n'est-il pas rare d'assigner au délire un début beaucoup trop précoce. « SANDER, dit KRÆPELIN (2), a décrit sous le nom de paranoïa originaire une forme dans laquelle, à son avis, la maladie devait remonter à l'adolescence. En fait, il est fréquent d'entendre dire à un délirant que déjà sa première jeunesse a été remplie de pressentiments et de

(1) KRÆPELIN, *ibid.*, p. 603.

(2) KRÆPELIN, *ibid.*, p. 609.

remarques qui l'auraient édifié sur sa haute naissance et sur ses puissants ennemis. J'ai pu cependant me convaincre régulièrement que, dans ces cas, le début de la maladie se laisse poursuivre, avec quelque certitude, tout au plus jusqu'à 25 ou 20 ans. Toutes les histoires du malade qui remontent plus haut dans le passé sont des inventions rétrospectives. »

Pour KREPELIN, c'est entre 25 et 40 ans qu'apparaît le délire. SÉRIEUX et CAPGRAS admettent qu'il peut dans certains cas remonter à l'enfance (1); les périodes d'élection sont entre 20 et 25, 35 et 40 ans.

Il n'y a pas à proprement parler d'évolution. Les conceptions délirantes sont très stables et chaque interprétation qui s'ajoute vient confirmer le système et l'étendre. Le développement n'est pas progressif, il se fait par crises paroxystiques, parfois déterminées par des troubles de l'affectivité ou de la santé générale : dans ces périodes de plus grande excitation intellectuelle, les interprétations se produisent par bouffées (2); il y a des moments de rémission. Mais un paranoïaque ne guérit pas, son délire persiste jusqu'à la mort.

Les facultés intellectuelles ne subissent aucune déchéance. La lucidité des pensées reste entière, la mémoire paraît plutôt exagérée. Le malade écrit beaucoup, des lettres ou ses mémoires, et toujours aussi correctement que le permettent son éducation et son instruction. « Un simple fils de paysan, raconte KREPELIN, qui se prenait pour l'empereur et le pape en une seule personne, et qui plus tard même se crut immortel, sut, dans le cours de quelques années, et n'y étant que très insuffisamment aidé, apprendre, sous mes yeux, à lire passablement jusqu'à huit langues différentes, mortes et vivantes, pour se donner la culture nécessaire à sa haute mission. D'autres s'occupent d'art et de littérature, et même avec succès,

(1) SÉRIEUX et CAPGRAS, *Rev. de Psychiatrie*, juin 1904.

ou tout au moins peuvent-ils se suffire à eux-mêmes pour l'entretien de leur existence. Ils passent seulement pour de vrais hiboux, car ils renferment soigneusement en eux leurs idées délirantes. Beaucoup certes mènent une vie instable, aventureuse, pleine d'absurdités et d'étrangetés. Ce n'est qu'au décours de plusieurs décades que vient à se faire sentir un affaiblissement psychique qui progresse lentement, fléchissement de l'activité intellectuelle sous l'extension sans cesse croissante du système délirant. Certains troubles physiques, notamment des variations de poids, accompagnent d'ordinaire la maladie ; parfois ils peuvent n'être amenés que par des circonstances fortuites (1). »

KRÆPELIN admet donc que l'intelligence, après avoir pendant de longues années gardé toute son activité et toute sa vigueur, finit par décliner du fait de la maladie, par suite de l'extension progressive du délire. C'est une opinion contraire à celle de tous les auteurs français. Pour SEGLAS, jamais le délire des persécutions ne mène à la démence. MAGNAN oppose aux autres formes du délire des persécutions le délire chronique à évolution systématique qui seul aboutirait sûrement à la démence. « De l'avis de tous les auteurs ne se terminent jamais par la démence, écrit DEXY, le délire à base de représentations obsédantes, le délire à base d'interprétation, le délire à base de troubles coenesthésiques », tandis que « l'évolution des psychoses à base de troubles sensoriels est toujours franchement et nettement démentielle ».

Cette psychose, d'après KRÆPELIN, atteindrait plus fréquemment les hommes que les femmes. Elle correspondrait, d'après son expérience, à 1 % des admissions à l'asile, proportion beaucoup trop faible, remarque-t-il, car un grand nombre de ces malades ne sont pas internés ou ne le sont que temporairement. Ce n'est guère que pour des raisons d'ordre mé-

(1) KRÆPELIN, *ibid.*, p. 608.

dico-légal que cette mesure s'impose. Autrement, les interpréteurs supportent très mal la réclusion, qui donne une consécration définitive à leur système de persécutions. Les autres moyens n'ayant pas réussi, disent-ils, la suprême ressource de leurs ennemis est de les faire passer pour fous, de les rendre fous ; c'est le médecin qui est chargé de cette besogne. Les moindres circonstances leur servent de thème à interprétation. Tous ceux qui les entourent, infirmiers ou malades, ne sont que des espions, des imposteurs qui ne simulent la folie que pour les éprouver. Les mégalomanes pourtant s'accommodent parfois assez bien du régime. Ils s'imaginent que c'est une des épreuves au terme desquelles leur toute-puissance doit rayonner sur le monde. D'autres se figurent qu'ils sont l'objet d'attentions extraordinaires, d'amabilités exquises ; ils y voient la preuve de leur haute situation, de leur destinée resplendissante. Les inconvénients de l'internement sont alors réduits au minimum. Il en est tout autrement lorsqu'il s'agit de vrais persécutés. Il faut alors tenir compte de l'aggravation soudaine que peut subir leur délire (1).

Diagnostic.

« — L'interprétation, dit SERIEUX (2), étant un mode de jugement banal, nécessaire même à la constitution de n'importe quel délire systématisé », le diagnostic n'est bien souvent possible qu'en tenant compte des symptômes particuliers à chaque psychose. Il arrive même que seule l'évolution vers la guérison ou vers la démence démontre qu'il ne s'agissait pas d'un délire chronique par interprétation.

Il n'en est pas moins vrai que, suivant la nature des troubles fondamentaux, l'aspect des interprétations est assez variable. Entre l'objet réel de la perception et la représentation

(1) KRÆPELIN, *ibid.*, *passim*.

(2) SERIEUX et CAPGRAS, *Revue de Psychiatrie*, janv. 1908, p. 4.

consécutive il peut n'y avoir que des rapports très lointains. Ces associations étranges tiennent soit à des phénomènes d'ataxie et de confusion mentale, exceptionnels dans la paranoïa, soit à l'attente du sujet que domine une émotion exclusive : tel est le cas dans la mélancolie. Résultant d'une simple assonance, défiant toute vraisemblance, les interprétations, véritables calembours, manifesteront un fonctionnement des centres tout automatique et fortuit et seront le signe d'une désintégration psychique déjà prononcée.

Mais si les interprétations du paranoïaque se distinguent le plus souvent par leur rectitude logique et sont pures de toute erreur sensitivo-sensorielle, il peut se produire des épisodes hallucinatoires, des incidents paroxystiques qui tranchent avec les caractères habituels de la psychose : lenteur du développement, conservation remarquable de l'intelligence, ordre dans les pensées, la conduite et les actes(1). Ainsi deux cas peuvent se présenter, qui rendent le diagnostic difficile, suivant que, transitoirement, le délire paranoïaque simulera d'autres délires ou que d'autres délires lui ressembleront.

Sous le nom de « Residualwahn », KRÆPELIN désigne ces conceptions délirantes, qui peuvent persister après la phase aiguë d'une psychose, alors que les autres accidents qui la caractérisaient ont déjà rétrocedé. « Elles ne continuent pas à s'intriquer dans le présent, n'influencent pas les actes à venir (2) » et finissent par décroître et disparaître.

S'il s'agit d'alcoolisme, l'internement, si mal supporté dans la paranoïa, détermine une amélioration rapide, en supprimant les causes d'intoxication. D'ailleurs, tout état toxique se traduit par de la confusion mentale, les illusions sont fréquentes ; les idées, mal systématisées, ont souvent un caractère onirique, l'amnésie consécutive est la règle. Par-

(1) KRÆPELIN, *ibid.*, p. 609.

(2) KRÆPELIN, *ibid.*, p. 611.

fois, il s'est constitué un véritable délire chronique, de jalousie par exemple, mais la marche intermittente de la psychose et surtout l'affaiblissement intellectuel du malade suffisent à mettre hors de cause le délire chronique par interprétation.

C'est encore par la fréquence des troubles sensitivo-sensoriels que se distingue le délire épileptique, sans préjudice naturellement des symptômes propres à cette névrose.

Le délire dans la paralysie générale est reconnaissable à sa niaiserie, ainsi que les idées de préjudice, dans la démence sénile ; l'état de déchéance psychique ne peut alors laisser de doute.

SEGLAS (1) a montré sur quels caractères distinctifs devait se fonder le diagnostic de la mélancolie et du délire de persécution systématique. Facies bien spécial du mélancolique, désordre primitif de la volonté et de l'émotivité, conscience de ce changement, interprétation secondaire, délire. Au contraire, rien d'anormal dans l'aspect du persécuté. Son délire s'installe petit à petit, et ne procède pas d'un trouble émotif fondamental. Lorsqu'il éclate, il ne fait que traduire, dans leur exagération croissante, les tendances morbides de l'individu ; il défie toute critique, échappe à tout contrôle.

Paisible et monotone, le délire du mélancolique n'exprime qu'humilité, passivité et résignation ; les idées de persécution restent vagues ; un sentiment de culpabilité et d'indignité les domine. Le roman pathologique du persécuté ne cesse de s'augmenter d'idées nouvelles, qui toutes manifestent son orgueil, son autophilie, son désir de vengeance et de revendication. De morale qu'elle était, la souffrance du mélancolique devient physique et aboutit à des idées de possession, de négation, à la désintégration de la personnalité. La personnalité

(1) SEGLAS, *Sem. méd.*, 1890, n° 50.

du persécuté résiste au contraire à toutes les atteintes et ne fait que s'exagérer, toujours dans le même sens.

C'est à la brusquerie de leur début, à leur systématisation défectueuse, à leur terminaison rapide que se reconnaissent, lorsque les hallucinations font défaut, certains états morbides que SEGAS a décrits sous le nom de paranoïa aiguë, que MAGNAN rapporte à la folie périodique des dégénérés et dans lesquels KREPELIN voit des manifestations de la psychose maniaque dépressive. Les interprétations se produisent au cours d'un état en apparence normal et s'évanouissent sans qu'il y ait déficit intellectuel consécutif.

Ainsi donc, indépendamment de sa lente évolution, qui suffit à le distinguer des psychoses aiguës, ce qui caractérise le délire par interprétation, c'est la lucidité persistante de la conscience, l'intégrité des facultés intellectuelles, l'exagération constante d'une personnalité que rien n'entame ni ne désagrège et qui résiste à la démence. C'est aussi qu'il ne s'y manifeste pas de troubles sensitivo-sensoriels durables.

Par suite devront disparaître du cadre de la paranoïa non seulement ces états où le désordre fondamental de la volonté se traduit de mille façons, « par le négativisme et la stupeur, la stéréotypie et l'affectation dans les manières, la suggestibilité et l'impulsivité », toutes manifestations que KREPELIN rapporte à la démence précoce, mais aussi les délires chroniques et progressifs de persécution, à troubles sensitivo-sensoriels prédominants, qui se terminent par la démence ou tout au moins par une désagrégation évidente de la personnalité psychique. Le diagnostic n'est vraiment délicat que pendant la période d'incubation, « alors que le délirant chronique s'en tient exclusivement aux interprétations (1) ». Mais, si

(1) SERIEUX et CAPGRAS, *Revue de Psych.*, janvier 1908, p. 21.

nombreuses qu'elles puissent être, il ressent de l'impuissance à s'expliquer le changement qui s'opère en lui et dont il a conscience, il est anxieux, inquiet, indécis jusqu'au jour où « l'idée délirante est devenue sensation ». Alors, même s'il arrive à dissimuler ses hallucinations, son attitude et ses gestes le trahissent. Ses convictions résultant directement de sa perception, il se distingue aisément de l'interprétateur, qui n'a d'autre moyen que sa dialectique et qui sait en user avec une incomparable dextérité, au point d'arriver logiquement à des conceptions évidemment absurdes, mais en parfait accord avec ses tendances et son caractère.

Si « paranoïa » désigne une perversion originelle de la pensée telle qu'il ne peut y avoir pour le malade que subordination des réalités extérieures aux exigences de sa personnalité, toujours plus exclusive et plus impérieuse, faut-il, comme le proposent SERIEUX et CAPGRAS, distinguer radicalement entre le délire des quérulants et le délire par interprétation, ce dernier seul relevant de la paranoïa ?

Sans doute, à ne considérer que les cas extrêmes, le tableau clinique apparaît très différent. Des fictions suffisent à l'interprétateur ; le revendicateur agit et lutte ; son délire se traduit en faits et non par de simples représentations. Le champ des transformations systématiques, par lesquelles la nature intime du malade tend à prévaloir, se limite chez les uns à la conscience et pour les autres s'étend au monde réel. Mais le revendicateur qui, dans ses poursuites, témoigne de l'esprit le plus positif, du sens le plus exact des choses, n'est-il pas lui aussi victime de jugements erronés, d'interprétations illusoire ? La conception qu'il a de ses rapports avec le monde et la société ne témoigne-t-elle pas d'une conscience singulièrement faussée dans sa structure intime ? Par contre, y a-t-il beaucoup d'interprétateurs qui se contentent d'élaborer pour

eux-mêmes un roman sans requérir d'autrui les satisfactions qu'exige leur caractère ?

Pour MM. SERIEUX et CAPGRAS, c'est seulement en raison de son délire que l'interpréteur réagit. Une fois admises ses idées, qui seules sont pathologiques, sa conduite devient régulière et normale. A l'encontre de cette opinion, l'histoire du malade montre que les troubles du caractère et le désordre des actes ont le plus souvent précédé de loin le délire, qui n'est que « l'épanouissement des tendances antérieures » (1) du sujet. Ce sont ces tendances que continueront à manifester non seulement les idées morbides, mais aussi la conduite générale, les actes du paranoïaque.

Dans certaines des anciennes classifications cliniques, chez les persécutés amoureux, par exemple, SERIEUX et CAPGRAS s'efforcent de distinguer entre les interpréteurs et les revendicateurs. Mais « il faut reconnaître, ajoutent-ils, qu'il existe aux frontières de ces psychoses des cas impossibles à classer d'une manière définitive, parce qu'ils tiennent à la fois de l'un et de l'autre. Ces formes mixtes n'enlèvent rien à la distinction que nous avons établie; s'appuyer sur elles pour la rejeter serait vouloir enlever aux espèces les plus autonomes tous leurs caractères et les confondre dans un ensemble chaotique. C'est une règle générale en biologie que ce passage, par des transitions insensibles, d'une espèce à l'autre. » La série des êtres n'est pourtant pas si continue qu'il n'existe des lacunes entre les espèces les plus voisines; et si, par exception, il vient à se produire des individualités hybrides, leur inaptitude est manifeste à constituer une transition naturelle, stable et normale entre deux groupes aux caractères spécifiques trop dissemblables.

Par suite, la fréquence de formes mixtes ou douteuses, non

(1) SERIEUX et CAPGRAS, *Rev. de Psych.*, janvier 1908, p. 22.

seulement rend une classification inutile et nuisible, mais doit faire présumer que la distinction établie ne répond pas à la nature même des choses, qu'elle repose sur des caractères accessoires ou mal interprétés.

Les interprétateurs seraient seuls des paranoïaques et c'est aux obsédés que SERIEUX et CAPGRAS assimileraient les revendicateurs, l'idée qui les fait agir s'offrant avec un « caractère obsédant et parfois même angoissant (1) ». Mais ce n'est là, comme l'a fait observer SEGLAS, qu'une circonstance assez banale et qui se trouve réalisée sitôt que la conscience est accaparée quelque temps par une pensée trop exclusive, comme il arrive, par exemple, au cours de recherches purement intellectuelles. Sans contester, d'ailleurs, que le revendicateur apparaisse souvent comme la victime d'« une obsession de jour en jour plus tyrannique et pour la satisfaction de laquelle, négligeant sa profession, sans souci de l'avenir et de ses véritables intérêts, tout entier à sa soif de vengeance, il n'hésite pas à sacrifier sa fortune, sa famille, sa liberté même », combien d'interprétateurs semblent subir aussi une obsession véritable, lorsqu'ils ne savent que tout interpréter dans le sens de leur délire ? Bien plus, tandis que les revendicateurs « ne luttent pas *contre* leur idée, mais *pour* elle ; ce qui les différencie des obsédés et phobiques ordinaires (2), » il y a des interprétateurs pour qui cette réserve n'est même pas à faire : ils se plaignent que « leur tête travaille », « ils sont fatigués de penser » ; ils souffrent d'être dans un « labyrinthe de sous-entendus » ; ils sont excédés par les suspensions et les interprétations innombrables auxquelles semblent les provoquer chacune de leurs perceptions ; bref, ils font véritablement figure d'obsédés.

Quelle que soit d'ailleurs la multiplicité de leurs illusions,

(1) SERIEUX et CAPGRAS, *Rev. de Psych.*, janvier, 1908, p. 9.

(2) SERIEUX, et CAPGRAS, *ibid.*, p. 9.

l'interminable succession de leurs faux jugements, c'est confondre les manifestations sans cesse renouvelées du délire avec son idée maîtresse que d'opposer à la fixité des conceptions morbides chez les revendicateurs l'extrême mobilité que présenteraient celles des interpréteurs.

Bien loin de se modifier avec cette facilité, elles semblent de jour en jour fondées sur des preuves plus nombreuses et forment au malade une conviction plus impérieuse et plus tenace. Rien n'est plus exact, appliqué aux interpréteurs, que la remarque de SERIEUX et CAPGRAS sur les revendicateurs : « On peut, disent-ils, observer des idées prévalentes successives, mobilité superficielle d'ailleurs, et qui ne doit pas faire oublier la stabilité des symptômes qui tiennent à la personnalité même du sujet (1). »

C'est en effet toute l'orgueilleuse personnalité du quérulant qui se trouve engagée, alors que ses poursuites acharnées, désespérées, paraissent ne tendre qu'à des satisfactions bien futiles. Chez l'interpréteur, même disproportion entre ses prétentions parfois très bornées, ses illusions mesquines, et l'abondance des interprétations qui font graviter autour de lui comme un système immense d'intrigues et de complots. A cet égard non plus il n'y a pas lieu de distinguer entre les revendicateurs et les interpréteurs.

Quant à l'apaisement provisoire que pourrait faire éprouver au persécuteur le succès de ses démarches, semblable détente s'observe aussi chez l'interpréteur qui voit cesser une période d'angoisse et d'agitation, le jour où ses pressentiments et ses inquiétudes font place à la conviction désormais inébranlable, dans laquelle trouvent à se formuler ses tendances pathologiques. Dans chacune de ces deux formes d'ailleurs, le temps et l'âge peuvent amener un ralentissement

(1) SERIEUX et CAPGRAS, *ibid.*, p. 11.

de l'activité morbide et l'atténuation des symptômes. Mais il ne saurait être question de guérison véritable quand il s'agit d'une perversion originelle de la nature psychique.

Entre le délire d'interprétation et le délire de revendication il n'y a donc à faire qu'un diagnostic de variété. Le diagnostic d'espèce s'impose au contraire entre la paranoïa et l'obsession proprement dite.

Le plus souvent, un interpréteur se distingue aisément d'un revendicateur. L'un délire et l'autre agit. La raison de cette différence est dans la diversité des tendances individuelles. Un mégalomane pourra se contenter de fictions purement romanesques; l'humeur d'un quérulant le portera à une offensive perpétuelle; et la jalousie donnera lieu à des formes aussi fertiles en interprétations qu'en actes de persécution.

Peut-être aussi le degré de la déchéance mentale a-t-il quelque rapport avec la variété des manifestations cliniques. Les revendicateurs, bien plus que les interpréteurs, présentent des stigmates physiques et psychiques de dégénérescence tels que « préoccupations hypocondriaques, obsessions, impulsions, perversions sexuelles, folie morale, etc... (1). » De même que les aptitudes au délire varient suivant l'âge et le sexe, il se pourrait qu'elles fussent diminuées en proportion des tares organiques ou psychiques qui dès l'enfance ont compromis et vicié le développement de l'individu.

Quelles que soient d'ailleurs les ressources dont a pu disposer la personnalité du malade, c'est toujours autour d'elle, autour de ce noyau primitif que s'est constitué le système de représentations et de tendances qui donne au délire sa physionomie particulière. Aussi quand viennent à se produire les idées ou les impulsions morbides, la conscience n'est pas troublée: au contraire, pressentiments ou

(1) SERIEUX et CAPGRAS, *ibid.*, p. 44.

vellités antérieures trouvent enfin à s'exprimer nettement. Il n'y a donc pas de période confusionnelle, la pensée reste lucide et cohérente.

Ce caractère suffit à distinguer le délire paranoïaque de l'obsession proprement dite. « L'obsession, dit SEGLAS, vient mettre obstacle à la systématisation mentale et substituer la division à l'unification (1). » C'est un conflit, dont la conscience fait tous les frais, entre deux synthèses antagonistes : à la notion d'ensemble que le sujet a de sa personnalité tend à se substituer un système partiel de représentations mentales qu'il ne reconnaît pas comme siennes. « Cette division de la conscience est extrêmement nette chez certains malades. Elle se montre déjà sous la forme la plus atténuée, dans les cas les plus favorables, alors que le malade, assailli par une idée obsédante pathologique, entre en lutte avec elle, la raisonne, la discute et finit par la réduire à sa valeur normale ou la repousser (2). » — Cet effort de critique, un paranoïaque, un revendicateur en serait incapable.

Bien souvent aussi, « l'idée obsédante arrive à s'imposer à la conscience, à l'envahir par une sorte d'effraction de la volonté, malgré l'attention (3) ». La violence de l'obsession ne ressemble guère aux lentes élaborations du délire de revendication, à son extension continue. Au contraire, dans la conscience ébranlée de l'obsédé ce ne sont que retours offensifs de systèmes opposés, et de ces alternatives il finit par résulter un état de confusion mentale, d'incertitude et de désagrégation psychique dont la paranoïa n'offre pas d'exemple.

On pourrait sans doute imaginer qu'ayant définitivement

(1) SEGLAS, Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses. Paris, 1895, p. 124.

(2) SEGLAS, *ibid.*, p. 122.

(3) SEGLAS, *ibid.*, p. 126.

triomphé, l'obsession est capable d'occuper la conscience sans intermittence. « Certains auteurs admettent, dit SEGLAS (1), une évolution de l'obsession qui, de l'état de paranoïa rudimentaire, est ainsi passée à celui de paranoïa folie systématique confirmée. » Mais l'obsession, même après s'être entièrement approprié la conscience, reste sujette à des éclipses. C'est à des cas semblables que font sans doute allusion SERIEUX et CAPGRAS quand ils parlent de revendicateurs ayant pu guérir.

A une telle pathogénie, d'ailleurs très contestée, n'est-il pas cliniquement plus vraisemblable d'opposer l'hypothèse « d'une véritable combinaison entre l'obsession et le délire (2) » ? SEGLAS cite l'exemple d'une de ses malades qui « ne sait plus que son obsession est un phénomène pathologique, elle le fait rentrer dans son délire : l'obsession s'est *combinée* au délire des persécutions (3) » ?

C'est donc sur l'histoire de la maladie, sur l'examen des fonctions psychiques que reposera le diagnostic : dans la paranoïa véritable, le délire, tirant son origine des tendances constitutives du sujet, succédant à de lointains pressentiments n'entre pas dans la conscience par effraction, n'y jette pas la confusion, mais rassemble au contraire toute la personnalité dans une même conviction inébranlable : l'activité en est comme excitée, l'intelligence reste parfaitement lucide, la mémoire est particulièrement vive.

(1) SEGLAS, *ibid.*, p. 87.

(2) SEGLAS, *ibid.*, p. 87.

(3) SEGLAS, *ibid.*, p. 88.

CONCLUSIONS

I. — Parmi les psychoses chroniques à délire systématisé que LASÈGUE rangeait au nombre de ses « délires de persécution », il convient de distinguer les délires à base d'interprétation.

II. — La formule du délire n'a qu'une importance secondaire. Elle dépend des tendances individuelles du sujet. Suivant la nature des idées qui les traduisent, le malade peut se confiner plus volontiers dans la simple élaboration de son roman pathologique ou trouver dans chaque interprétation nouvelle une raison de réagir plus ou moins violemment.

III. — Les caractères cliniques essentiels de la psychose sont l'absence ou la contingence des troubles sensitivo-sensoriels, l'extrême fréquence des interprétations. Elles peuvent se produire à propos de chaque perception du malade et même, par un retour sur le passé, porter sur ses souvenirs les plus anciens.

IV. — Les interprétations se rencontrent au cours des psychoses les plus variées. Dans le délire chronique par interprétation pure, elles gardent une certaine vraisemblance et n'atteignent qu'exceptionnellement à un symbolisme extravagant frisant parfois le calembour.

V. — L'esprit reste lucide, le raisonnement prend une part active à l'élaboration du délire. L'abolition de tout sens critique fait contraste avec l'exercice régulier des fonctions logiques.

VI. — S'élaborant en opposition avec le système réel des choses, le délire a sa raison profonde dans les dispositions du sujet. D'une inaptitude congénitale à entretenir des relations normales avec le monde extérieur, le paranoïaque en arrive à cette conviction qu'en toutes circonstances sa personnalité est en jeu. Les conditions du délire consistent donc dans l'absence d'auto-critique d'une part, dans l'orgueil, l'auto-philie, l'égoïsme du sujet d'autre part.

VII. — C'est entre 25 et 40 ans que débute la maladie. Son éclosion et ses paroxysmes sont favorisés par toutes les causes de dépression physique et morale, notamment par les émotions et troubles divers de l'affectivité. Elle n'a pas à proprement parler d'évolution. Une fois systématisées les idées varient peu. Mais le délire et les réactions du sujet ne cessent de s'étendre à des faits de plus en plus nombreux. La mémoire présente une remarquable vitalité, les illusions de fausse reconnaissance sont fréquentes. Il n'y a pas de terminaison démentielle.

VIII. — Cette psychose se développe sur un terrain de dégénérescence mentale. Elle tient à la constitution psychique du sujet, et, jointe au délire de revendication, auquel la retient une série d'intermédiaires, elle constitue la paranoïa.

IX. — Le diagnostic doit être fait avec les psychoses à caractère plus ou moins confusionnel ou démentiel qui peuvent présenter des épisodes d'interprétation pure, notamment les états toxiques, l'épilepsie, la paralysie générale.

La paranoïa doit être également distinguée de certains états mélancoliques et des accès intermittents de paranoïa aiguë que KREPELIN a proposé de rattacher à la psychose maniaco-dépressive.

Elle ne sera pas non plus confondue avec les psychoses à base de troubles sensitivo-sensoriels qui évoluent vers la

démence, telles que les formes paranoïdes de la démence précoce (KREPELIN) et le délire chronique à évolution systématique (MAGNAN).

Enfin le caractère obsédant que peuvent prendre certaines représentations ou certaines idées n'ayant rien de spécifique, le délire par interprétation, pas plus que le délire de revendication, ne saurait être identifié à des faits purs et simples d'obsession.

Vu : *le Doyen,*

D^r LANDOUZY.

Vu : *Le Président de Thèse,*

GILBERT-BALLET.

Vu et permis d'imprimer,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

L. LIARD.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	9
PREMIÈRE PARTIE. — Introduction historique.....	7
DEUXIÈME PARTIE. — Étude clinique.....	19
Interprétateurs mégalomanes. — Les persécuteurs familiaux.....	22
Persécutés hypocondriaques.....	31
Observation I.....	31
Persécutés auto-accusateurs.....	42
Observation II.....	42
Érotomanie. — Délire de jalousie.....	54
Observation III.....	54
Observation IV.....	60
Interprétateurs-revendicateurs.....	67
Observation V.....	67
Observation VI.....	75
TROISIÈME PARTIE. — Étude analytique.....	79
Évolution et pronostic.....	90
Diagnostic.....	94
CONCLUSIONS.....	105

